Mathieu Lindon

Les hommes tremblent

MATHIEU
LINDON

P.O.L

Un homme tremble. S’il mendiait, on lui donnerait de l’argent ; s’il pleurait, on le consolerait. Mais l’homme tremble d’angoisse et d’honnêteté, ce serait mentir que se porter à son secours.

Mathieu Lindon

Les hommes tremblent

Roman

P.O. L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

1

Un homme tremble au bas de l’immeuble. Le froid, la peur, Parkinson ? Faut-il appeler les services sociaux, la police, les urgences ?

L’alcool, ça n’a vraiment pas l’air. La faim ? Faut-il lui offrir un sandwich ?

Y a-t-il quelque chose à faire ou rien, comme d’habitude ?

Il donne l’impression de ne pas avoir renoncé, de prendre soin de lui autant que possible. Il attend encore une aide spontanée, d’égal à égal. Il compte toujours sur les rapports humains, pas sur la bureaucratie. Ce serait désolant de le décevoir.

Son manteau est épais, devait lui tenir chaud quand il était neuf.

2

Le trembleur est de nouveau là, ce soir. Mme Huris, du conseil syndical, a l’idée de lui adresser la parole.

– Je tremble déjà, répond l’homme, mais nous avons tous de bonnes raisons de trembler. Il faudra bien que vous vous y mettiez, tôt ou tard.

Échaudée, Mme Huris imagine qu’il fait peut-être partie d’une secte et préfère ne pas approfondir.

M. Benkhrief, du quatrième, lui demande s’il a besoin de quelque chose.

– On a tous besoin de trembler pour quelque chose, répond l’homme d’une voix vacillante, tremblante elle aussi.

L’hypothèse de la secte s’en trouve renforcée.

3

L'immeuble est interdit aux démarcheurs mais, souvent, ils n'en tiennent aucun compte et profitent de la sortie ou de l'entrée d'un habitant ou d'un de ses proches pour s'introduire jusqu'aux interphones. Et là, c'est bingo pour passer la deuxième porte codée, quand tous les appartements sont harcelés les uns après les autres jusqu'à ce qu'un habitant cède sous prétexte que le voisin du troisième a soi-disant oublié sa clé ou qu'un livreur doit déposer sa livraison, fût-ce en l'absence momentanée et regrettable de son client. Il faut plus que du courage, de l'insensibilité pour rester de marbre même face à un mensonge. Dans le doute, l'humanité triomphe.

Martin, le trembleur assure s'appeler Martin, que ce soit son nom ou son prénom. Il le dit à Mme Benkhrief en la prenant à partie : – De quel droit interdisez-vous aux démarcheurs de faire leur boulot ? Vous voulez qu'ils finissent sans travail, sans famille, sans logement ? Chacun a le droit de travailler, aussi vrai que je m'appelle Martin. Si vous ne les laissez pas entrer, je leur ouvrirai moi-même.

Certainement que Martin a le code des portes, vu le temps qu'il passe à côté d'elles et les gens qui, parfois, n'osent pas le composer en secret en manifestant leur suspicion envers lui, ces gens qui croient poli de ne pas se méfier, penseraient insultant de prendre des précautions, croiraient manquer de respect en protégeant leur intimité et leur sécurité, leurs enfants et leur argent. Cette perpétuelle humanité qui brise toute assurance, met chacun à la merci de chacun.

Une femme vient rejoindre Martin vers vingt et une heures, une trembleuse elle aussi. À son haleine, l'alcool ferait une cause très plausible de son oscillation, d'après M. Lopez, du deuxième, qu'elle aurait voulu embrasser avant qu'il ne la repousse solidement d'un seul bras.

– Ne me touchez pas, lui crie-t-elle alors, ce qui est ironique si vraiment c'est pour échapper à une étreinte que M. Lopez a été contraint à ce contact physique.

– Vous n'aimez pas les trembleuses ? dit Martin. Alors vous allez bientôt vous sentir très seul.

– On dirait que vous annoncez la fin du monde, dit M. Lopez pour évoquer l'idée de la secte sans entrer dans les détails.

– Les hommes tremblent quand leur terre tremble, dit Martin de son ton de prédicateur, comme s'il connaissait le monde mieux que n'importe qui.

– Et comment ! ajoute la femme.

Ce genre d’incident fabrique une mauvaise ambiance dans l’immeuble.

4

Quand la jeune Léa du rez-de-chaussée, l’aide-soignante, part rejoindre l’hôpital à 5 h 30, Martin est assis dans un coin du hall, enveloppé dans son manteau et tout à fait réveillé. Il lui montre ses doigts dont les dernières phalanges dépassent de ses mitaines en lui disant : – Tu ne veux pas que je les promène un peu sur ta peau, beauté ? J’en tremble d’avance.

Une fille aussi magnifique que Léa mériterait certes un travail moins pénible (de meilleurs horaires, un meilleur salaire). Il y a toutefois d’autant moins mobile à la harceler que ce n’est certes pas Martin qui va lui dénicher un casting la transformant en mannequin ou en actrice. Elle déguerpit sans rien lui répondre, mécontente de cet air qu’il se donne de distribuer la pitié plutôt que de la recevoir.

Lorsque M. Huris, qui a une pension d’invalidité à 80 %, sort promener son chien à 8 h 30, la femme d’hier a rejoint Martin à côté de lui sur le sol du hall. À cette heure-ci, elle est encore sobre.

– Et moi ? dit Martin. Je ne mérite pas que quelqu’un s’occupe d’aller me faire pisser ? Je vaux moins qu’un clebs ?

Il ne le dit pas du tout comme s’il en souffrait mais juste pour peser sur M. Huris qui, pas plus que la petite Léa, ne sait trop quoi répondre.

– Tu sais que tu peux toujours compter sur moi pour te remuer la queue, mon chéri, dit la femme en agitant les fesses sur sa chaise. Je ne suis pas sûre que le copain du chien, là, il puisse en dire autant de madame son épouse.

Ça les fait rigoler, Martin et elle, mais pas trop M. Huris.

Il apostrophe tous ceux qui passent entre l’heure du retour du travail et celle de la sortie pour les dernières courses d’avant dîner, la grande affluence : – Vous n’allez pas me dire que vous tremblez de peur parce qu’il m’arrive de vous parler alors que nous n’avons pas été présentés dans les règles ? D’ailleurs, si moi c’est Martin, elle c’est Martine, je vous présente ma copine d’aujourd’hui. Il ne faudra pas vous étonner ni vous effrayer si vous entendez de doux tremblements dans la nuit, tout le monde a droit à du bon temps, heureusement qu’on n’a pas besoin d’un lit pour ça. Il ne faut pas que les fabricants de matelas se prennent pour les maîtres du monde, non mais.

Certains le regardent avec sympathie, d’autres avec antipathie ; certains l’écoutent, d’autres pas.

– Vous avez pris des cours de comédie ? demande Francis, le jeune du sixième qui a déjà joué dans des téléfilms et qui a des horaires bien à lui.

– Est-ce que j'ai besoin de cours ? dit Martin à sa Martine. Qu'est-ce que les jeunes comprennent à la spontanéité ?

– Les jeunes ne comprennent rien à rien, on dirait des vieux, répond la femme en riant. Ça me fait trembler juste de penser au monde que nous laisserons à nos enfants et aux enfants à qui nous laisserons notre monde. Brrrr.

Le froid ne les calme pas, passer la journée par terre ne les assagit pas.

Quand le jeune couple du quatrième sort avec son bébé, Martin leur tombe dessus : – Vous ne tremblez pas d'avance de devoir rembourser vos dettes, toutes vos dettes, même les dettes des autres ?

Comme un prof de philo déclassé qui fouillerait dans les consciences, un psy sans le sou qui se paierait sur la bête, se nourrirait de la souffrance de la bête. Et toujours à ricaner, un rire malsain.

« Il ne dort donc jamais », comme dit un petit garçon en voyant Robert Mitchum ne cesser d'apparaître à son horizon dans un film américain. Il n'y a pas d'heure pour être à l'abri des apostrophes de Martin. Le hall de l'immeuble est son nouveau domicile fixe et pérorer son activité à plein temps. Parfois, il pérore d'un simple sourire, ou d'un « pff » méprisant, ou d'un crachat que, aussi chargé soit-il au milieu d'une toux, il a le don de rendre avant tout psychologique, comme si c'était l'honneur et la dignité de son interlocuteur du moment qui étaient ainsi expectorés. Et quand Martin écrase ensuite l'ensemble sous sa chaussure, c'est comme si soudain l'humanité comprenait un déchet en moins, qu'il avait accompli sa mission pour que le monde, maintenant, puisse tourner plus rond.

Alors qu'il fait tout pour favoriser les démarcheurs, Martin se plaît au contraire à compliquer la tâche d'un couple que M. Lopez a invité à dîner. Ils ont oublié le code et, pendant qu'ils appellent leur hôte pour se l'entendre répéter, Martin et sa Martine n'ont de cesse de proférer à haute voix des insanités bien dans leur manière, c'est-à-dire qu'ils crient l'un après l'autre « N'est-ce pas 38B41 ? », « Plutôt 56V13, non ? », « Ou 644FR75 ? », et ainsi de suite, de sorte que les malheureux invités doivent se boucher les oreilles, mais ça ne les aide pas non plus, donc en définitive s'éloigner et noter le code sur un bout de papier parce qu'il leur est impossible de le garder en mémoire une seule seconde face à ce déluge de faux chiffres. Ils sont décontenancés et ça rend leur dîner moins agréable, M. Lopez aussi étant désolé de faire si mauvaise impression avec son immeuble. D'autant que Martin met la dernière couche quand les

invités ont enfin réussi à ouvrir la porte : – Mais n’ayez pas peur, vous êtes à Paris. C’est en banlieue et seulement en banlieue que les gens tremblent, non ? À Paris, c’est encore la belle vie. Profitez-en, la dolce vita n’a qu’un temps. Bon appétit, mangez bien, qui sait quand vous remangerez ?

5

Mme Benkhrief a été trop ambitieuse en faisant ses courses et, au retour, l’ascenseur en panne, elle avait du mal avec tous ses paquets. Spontanément, Martin l’a aidée à les porter. Il est monté jusque chez elle avec le surplus de chargement, que Mme Benkhrief soit soulagée. Elle l’a remercié devant sa porte mais, quand elle l’a ouverte, Martin a repris les sacs en main, manifestant sa velléité de pénétrer dans l’appartement, au moins jusqu’à la cuisine. C’était difficile pour Mme Benkhrief de le lui refuser sans passer pour quelqu’un qui profite des petites gens tout en les traitant comme des moins que rien indignes d’être reçus ne serait-ce que quelques secondes. À peine chez elle, Martin ne s’est pas arrêté à la cuisine, il est passé jeter un coup d’œil partout, faisant des compliments sur l’ameublement et la décoration mais Mme Benkhrief a immédiatement senti que c’était sans bienveillance. L’appartement est somme toute modeste. Pourtant, quand Martin en a eu fini le tour, il a dit : « Et vous ne vivez qu’à deux là-dedans ? Il y a des révolutions qui se perdent. »

Mme Benkhrief a eu peur qu’il ne mette sa menace à exécution, si c’était une menace, mais il est sorti sans histoire, secouant seulement la tête comme si sa conviction de la déplorable organisation du monde était chaque jour renforcée par de nouveaux éléments, qu’il n’arrivait décidément pas à comprendre pourquoi les gouvernements de la planète tenaient si peu compte de ce qu’il sait.

– En tout cas, vous avez des provisions pour toute la smala, a-t-il lancé en partant, reprochant plus ou moins aux Benkhrief qui n’ont pas d’enfant de manger à leur faim.

Léa, l’aide-soignante, est la première à avoir fait le lien : – N’est-ce pas lui qui était dans le métro, avant ?

Ce type qui importunait tout le monde, qui réclamait une pièce ou un ticket-restaurant sur le quai même, de sorte qu’il était inévitable. Et qui demandait encore un peu plus aux femmes, surtout aux belles filles comme Léa. Sûrement que c’était lui, mais ça n’éclaircit qu’en partie le mystère de ses origines.

M. Benkhrief dit que Martin ne ressemble guère à l’homme du métro. Il suffirait pourtant qu’il se soit rasé la barbe pour que ce soit lui. L’homme du métro parlait aussi, avec de grands mots, mettant en scène l’avarice dès qu’on lui refusait un ou deux euros qu’il ne donnait pas le sentiment de mériter. Et puis il reprochait à tous les autres de se contenter de ce qu’ils avaient, comme si lui

était un seigneur parce qu'il s'estimait plus haut.

À quoi ça sert de savoir d'où il vient ? Maintenant, il est ici. Ça tombe bien pour les habitants du 9 et du 11 *bis* et mal pour le 11. Alors ils ne se mêlent pas, ceux du 9 et du 11 *bis*, ils font comme si de rien n'était parce que, pour eux, rien n'est. Ils ont peur que Martin ne déménage d'un immeuble s'ils l'asticotent, qu'il se venge – ou qu'il soit membre d'un réseau aux membres innombrables qui viendrait envahir leur hall à eux s'ils protestaient, la secte des pauvres ou quelque chose comme ça.

Tout le monde est d'accord qu'il ne ferait pas bon être à sa place. Le plus simple serait de ne pas penser à lui mais il ne cesse de se donner en spectacle. On dirait qu'il tremble pour donner mauvaise conscience, comme un salaud. Les misérables n'ont guère de raisons d'être polis mais alors pourquoi l'être avec eux ?

– Il m'a aidée à monter mes paquets, dit Mme Benkhrief. L'homme du métro n'a jamais fait ça.

– Oui mais c'était pour pouvoir entrer chez vous, dit Mme Huris.

– Je ne sais pas comment j'y serais arrivée sans lui, dit Mme Benkhrief. On ne m'y reprendra pas à faire tant de courses d'un coup.

Comme s'il était un simple livreur. Le syndic qui ne fait rien d'efficace pour l'ascenseur, il ne fait rien d'efficace non plus contre Martin.

Il puait, l'homme du métro. Et maintenant ça pue en bas de l'immeuble. Si ce n'est pas une preuve, c'est un indice. Si ce n'est lui, c'est donc son frère, ou bien quelqu'un des siens. L'aider, s'en défendre, c'est kifkif. Il y a une flaque juste derrière la première porte d'entrée, qui ne fait pas attention met directement le pied dedans. Personne ne doute que, s'il était possible d'obtenir une analyse ADN du liquide, elle remonterait jusqu'à la vessie de Martin.

6

Il est question de lui donner de l’argent. Bien sûr qu’il passerait ses journées ailleurs s’il était riche. C’est une idée de Mme Huris mais elle pense plus ou moins à une collecte et une négociation avec Martin. La vie serait plus sûre s’il n’habitait pas juste en dessous. Il y dort aussi, maintenant, et plus d’une fois avec sa Martine. L’obscénité a pris possession du hall. Ils n’ont pourtant rien d’érotique. Même un pervers ne serait pas excité en les observant uriner publiquement, ce qu’ils se privent de moins en moins de faire, devant l’immeuble ou à l’intérieur. Le manteau de Martin est moins impressionnant, désormais, taches, tissu usé, il est clair qu’il n’en prend guère soin. Ça ne peut pas durer indéfiniment comme ça. Rien que pour les enfants, ça leur donne un mauvais exemple. Cyrille, l’ado des Pernon du troisième, devient un peu trop copain avec Martin. Il n’a aucun scrupule à lui parler, à rire avec lui, à l’écouter comme s’il y avait plus à apprendre du crève-le-froid que de ses parents. Sans compter les vices auxquels il peut être entraîné malgré lui.

Il est question de lui donner de l’argent pour ne plus avoir cette misère sous les yeux, pour l’appâter, comme du fromage à une souris. Si une petite liasse était déposée devant l’entrée du 9 ou du 11 *bis*, évidemment que Martin se dirigerait plus volontiers vers le 9 ou le 11 *bis*. Ça pourrait se faire s’il est d’accord mais il peut tout aussi bien dire oui, prendre l’argent et rester sur place : il n’y aurait aucun recours. Or Mme Huris n’est pas du genre à se laisser marcher sur ses sous, elle veut du concret en échange de sa générosité. Elle dit que la présence de Martin influe sur le prix des appartements, tout de suite l’immeuble paraît moins estimable à d’éventuels nouveaux habitants. Évidemment, elle est propriétaire. Mais les locataires sont d’accord à cause de la valeur quotidienne de l’immeuble, de l’agrément qu’ils prennent ou ne prennent pas à y rentrer tous les jours, et c’est pour eux-mêmes que la présence de Martin diminue la valeur de leur domicile fixe.

Cyrille dit que Martin est très intelligent, que, s’il voulait, il pourrait diriger une grosse boîte mais que ce serait trop dangereux pour l’establishment et toute la bourgeoisie, alors ça ne se fait pas. En pissant contre l’immeuble, Martin et Martine pisseraient sur toute la société. Croyances d’ado perverti par la révolution. Il suffirait qu’une fille veuille de lui et, comme tout le monde, Cyrille abandonnerait volontiers son Martin et sa Martine à des organismes spécialisés dans la misère de l’univers.

L’argent fait long feu. Quand M. Lopez a demandé aux Pernon de mettre la main à la poche (Mme Huris n’allait pas solliciter chacun à elle toute seule, d’autant que son air de tout régenter n’incite pas forcément à la charité), ça a provoqué toute une histoire. Il a sonné chez eux, c’est Cyrille qui a ouvert, pas le plus prometteur des prologues. L’adolescent a naturellement cru bon de se mêler à la discussion – là encore, s’il avait été au lit avec une copine, il n’aurait pas eu besoin de prendre son plaisir à contredire tout un chacun.

– Alors comme ça, vous refusez de me donner un sou, à part quelques misérables euros, et dès que c’est pour se débarrasser de Martin, alors là l’argent ne compte plus, a-t-il lancé à ses parents. Et puis je croyais qu’il valait mieux l’encourager à travailler : le payer à ne rien faire, c’est ça, l’encouragement ?

– Le payer à déguerpir, oui, a dit M. Lopez agacé que les Pernon ne réagissent pas plus vite, lui n’éduquerait jamais des enfants ainsi, par le laisser-faire et le laisser-aller.

– On fait ce qu’on veut de notre argent, a enfin dit Mme Pernon.

La phrase n’était pas très claire, Cyrille et M. Lopez pouvaient chacun la prendre pour une fin de non-recevoir à leur encontre. Il aurait fallu qu’elle la jette plus nettement à l’un des deux, avec le regard appuyé pour confirmer, mais ce n’est pas ce qu’elle a fait.

M. Lopez, cette fois-ci, n’a pas osé réagir trop vite, simple visiteur chez les Pernon, mais Cyrille n’avait pas à avoir ces scrupules, en bon ado de la maison.

– Ton argent, c’est celui de papa, oui. S’il t’en donnait plus, je n’aurais pas à en mendier moi non plus.

– Non mais, a dit papa Pernon en giflant Cyrille pour mettre fin à tant de sempiternelle insolence.

Il ne comprenait pas tous les sous-entendus cyrilliens mais l’ambiance générale d’insulte et de mépris, si.

Là-dessus, comme d’habitude, l’ado a enfilé son blouson et claqué la porte derrière lui, non sans menacer d’un prochain accord entre la jeunesse misérable et les misérables exclus, annonciateur de rien de bon pour les bien-pensants et autres profiteurs de la société.

– Peut-être que Martin se fait moins de fric que vous, mais il est moins lâche et moins con. Et j’aimerais mieux être à sa place qu’à la vôtre.

Si les Pernon se faisaient plus de fric, comme il dit, s’ils profitaient mieux de la société, Cyrille serait mieux élevé, ça ne fait pas un pli. Et, de l’avis général, deux ou trois jours à la place de Martin lui feraient le plus grand bien, et comment qu’il trouverait illico que la place est quand même plus confortable dans le canapé de ses parents, l’affalé.

À d’autres étages, M. Lopez n’a même pas réussi à se faire ouvrir la porte après qu’il disait le motif de sa visite. Non pas que les gens défendaient Martin, il n’y a pas à y voir mobile humanitaire ou idéologique comme Cyrille qui ne connaît rien à l’idéologie se plaît à le prétendre, ils défendaient leur argent. Tout le monde est un peu juste, par ici. Il paraît d’ailleurs que ça ne prospère pas dans les quartiers cossus, les SDF et autres Martin de tout poil. Là-bas, il y a des services publics pour en débarrasser les habitants avant qu’ils aient l’idée d’une quête.

7

Martin est au courant de tout. Il n'a pas de pudeur à fouiller dans les poubelles, de toute évidence il lit la presse récupérée dans le bac destiné aux journaux. Après quoi, il apostrophe n'importe qui sur l'état économique et politique du monde, du genre : « Ça n'a pas l'air de s'arranger. » Comme si sa situation était comparable à celle des autres membres de l'immeuble, que lui aussi attendait un poste ou une augmentation. Et puis c'est agaçant de le voir passer son temps assis par terre sur une couverture ou à même le sol avec son manteau dont il n'est pas étonnant qu'il se dégrade si vite, lisant avec la plus grande concentration *Le Parisien*, *Le Figaro*, *Libération* et *Le Monde*. Il a des analyses dont il entretient Martine quand elle est là, mais pas les habitants eux-mêmes car elles sont trop longues, personne n'a envie de l'écouter s'il n'y est pas obligé, jamais plus que le temps de composer le code, de trouver son badge ou d'obtenir une réponse à l'interphone. Tandis que Martine, ça la distrait qu'il persiste dans la conversation même si elle ne l'intéresse pas. Les SDF font souvent tellement de bruit et de dérangement que c'est difficile à croire, il semble pourtant qu'ils souffrent de silence et d'isolement.

Mais sur la vie particulière de l'immeuble aussi, rien ne lui échappe. À croire qu'il a une capacité d'observation phénoménale qui lui fait deviner l'humeur de telle ou tel rien qu'à sa démarche et son expression en passant devant lui, ou que quelqu'un l'informe. Cyrille Pernon, certainement, mais le garçon n'en sait pas assez pour être son unique indic. Peut-être par Martine, si elle échange ses faveurs contre quelques renseignements. Mais qui en voudrait, de ses faveurs, une femme encore plus perdue moralement que financièrement ? Personne qu'un sadique et un sadique ne lui donnerait rien de bon en échange. Tout le monde a ses fantasmes mais observer Martin et Martine faire misérablement l'amour, non merci, ils n'ont pas besoin d'être discrets pour éloigner les voyeurs. À moins qu'ils ne fassent l'amour admirablement, comme les mauvais garçons et les vraies filles perdues, dit-on. Ça non plus ne serait pas beau à voir.

– Ne me dites pas que vous ne vous y attendiez pas, a dit Martin à M. Benkhrief qui avait pris soin de ne pas croiser ses yeux et ne demandait, le malheureux, qu'à rentrer tranquillement chez lui.

Et là, M. Benkhrief n'a pu faire autrement que croiser ses yeux.

M. Lopez a alors remarqué comme M. Benkhrief n'avait pas l'air dans son assiette mais lui-même ne savait pas pourquoi – au contraire de Martin qui

paradait comme qui vient de recevoir une note confidentielle fort instructive sur son bureau.

– Au moins, faites gaffe à vos indemnités, qu'on ne vous truande pas avec une faute de calcul comme par hasard.

M. Benkhrief est resté comme statufié et M. Lopez a compris que son voisin était désormais au chômage. L'apprendre par Martin, ça lui a fait un choc.

– Je suis désolé, que vous est-il arrivé ? a-t-il dit à M. Benkhrief.

– Comme ça, du jour au lendemain. Je ne m'y attendais pas du tout.

– Qu'est-ce que je disais, a dit Martin triomphant. Ça peut arriver à n'importe qui et, bien sûr, du jour au lendemain. Du jour au lendemain, du jour au lendemain.

Il répète joyeusement ces indications temporelles, l'air de signifier que n'importe quel habitant de l'immeuble est à deux doigts de se retrouver dans sa situation à lui, que ce n'est qu'une histoire de vingt-quatre heures, du jour au lendemain, et qu'au lieu de tâcher de faire les fiers mieux vaudrait s'inquiéter chaque soir en se couchant.

– Ma femme non plus ne s'y attendait pas du tout, dit M. Benkhrief sans choisir son interlocuteur entre Martin et M. Lopez, à ce point déboussolé.

– Ce ne sont pas des façons de manager, répond M. Lopez.

– Tremblez, braves travailleurs, tremblez, répond Martin.

Pour quelqu'un qui suit l'actualité, qui reste en phase avec son temps, impossible de ne pas se poser la question : le monde, est-ce que ça va tenir ? Est-ce que les enfants vont en profiter ?

– Pas étonnant que ça vous arrive à vous, dit Martin en tâchant de dominer M. Benkhrief du regard alors que M. Lopez s'est éclipsé depuis longtemps. Benkhrief, c'est assez parlant, ils n'ont pas eu à chercher plus loin. Je vous le dis, que c'est comme ça que ça se passe. Moi, ce n'est pas mon nom, c'est mon caractère, mon intelligence. Comment faire carrière avec un caractère et une intelligence ? Les gens en place, il faut bien qu'ils se méfient des autres, sinon ils ne resteraient pas en place. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Et Martine, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il lui est arrivé qu'elle est une femme et les femmes, c'est un peu comme les Benkhrief, suivez mon regard. Et ce n'est pas qu'en France, pareil partout dans le monde. Parlez-moi des Noirs aux États-Unis. Mais moi, moi, c'est quand même le summum de l'injustice, encore qu'avec tout ce que je sais, avec un caractère et une intelligence de ces acabits, je serais malvenu de jouer les surpris.

– Je veux juste rentrer chez moi, dit M. Benkhrief cloué sur place, dans sa

désolation, par les élucubrations de Martin.
– Chez vous ?

Parce qu’ils n’en parlent pas que dans les journaux, à la radio et à la télévision aussi et jusque sur internet, une mutation est à l’œuvre. Bouger, se transformer, c’est moderne et il faut bien vivre avec son temps. Ça ne va plus être possible de travailler comme avant, en gardant son boulot jusqu’à la retraite, les experts sont unanimes. Il faut compter que l’entreprise elle-même est en crise et risque de devoir se séparer de salariés. Le risque, cependant, est plus grand pour les salariés que pour l’entreprise. Il va falloir se faire une autre idée de la vie. « La vie est en crise », comme lance en ricanant Martin à Martine dès que quelqu’un d’un peu fragile est dans son environnement sonore, à bon entendeur. Chacun s’échine à devenir un problème pour les autres, Martin qui ne demanderait pas mieux que faire partager son exclusion à tout le monde, les intégrés qui s’accrochent à leur job et pensent plus à leurs heures supplémentaires qu’au chômage des moins favorisés. Et quelle sécurité quand les halls d’immeubles vont à vau-l’eau, squattés par des intrus qui n’ont même pas la décence de se faire tout petits comme ils sont ?

8

L’hiver dure trop, taraudant la mauvaise conscience. Les SDF dorment mieux les nuits de printemps. Il n’y a pas la crainte de les retrouver morts en plein milieu du hall au petit matin. Martin exerce son chantage avec ça : ça ferait plaisir d’avoir son décès sur les bras à l’heure de partir au travail ? Mais si Mme Huris meurt d’exaspération, à force de se démener en vain pour libérer l’immeuble de son envahisseur, est-ce que, lui, ça l’incitera à adopter une autre stratégie et, poussé par le remords, aller déranger ailleurs ? Non que qui que ce soit souhaite la mort prématurée de Mme Huris, en outre c’est elle qui a le lien direct avec le syndic et qui s’active le plus au moindre problème. Habituellement, elle est très efficace mais, maintenant, quand elle appelle la police, ils lui disent d’appeler les services sociaux. « Ce n’est quand même pas le Samu social qui va flanquer Martin en prison », dit-elle pour faire éclater l’absurdité du raisonnement policier. « Ils doivent avoir des ordres. » Au printemps, Martin dormira mieux dehors, profitant de toute la sève saisonnière ; en été, ça lui fera de l’air qui est ce qui manque le plus par grande chaleur ; et, à l’automne, il aura d’autres priorités que s’humilier et embêter l’humanité à s’approprier le sol du hall d’un immeuble pour lequel il ne paie pas un euro. En attendant, l’hiver ne fera grâce d’aucune de ses journées ni de ses nuits et Martin non plus, comme s’il avait pris dans ce hall ses habitudes dont personne ne peut le déloger, semblant estimer que c’est son droit, tant qu’il fait si froid, que nul ne peut se prévaloir de rien pour le chasser.

Mme Huris considère que le facteur peut être un complice, dans l’expulsion de Martin. Elle attend sa venue, solidement campée devant Martin et Martine qui, assis à leur place habituelle, ne lui arrivent même pas à la taille. Cette position désavantageuse n’empêche pas Martin d’inonder Mme Huris de son flot de paroles, à croire qu’il hiberne comme une marmotte à ne rien faire qu’occuper le hall et que toute sa vie active passe dans ses mots.

– Mais c’est la bonne dame qui ne laisse à personne le soin d’inspecter chez soi. Elle vient s’assurer que de sales méchants souillons ne salissent pas le joli hall auquel elle aspire avec toutes les charges qu’elle paie. C’est qu’il n’est pas seulement à vous, ce hall, tous vos voisins ont des vues dessus. Parce que ce serait trop facile de croire que, si c’est sale, c’est la faute à Martin ou à Martine. N’importe qui peut venir faire ses saloperies ici. Vous seriez surprise si je vous

racontais qui ne croit pas indigne de ne pas essuyer ses chaussures avant d'entrer ni qui se débarrasse de son chewing-gum au plus pressé, sans souci d'hygiène. Je vais vous dire, pour mener l'inspection, vous ne faites pas le poids par rapport à moi. Même pas par rapport à Martine, qui n'est pourtant pas là une bonne moitié du temps où je le suis moi. J'en sais, des choses. Qui sait si je ne pourrais pas vous écraser si je vous disais tout ?

– Ah, monsieur, est trop contente de pouvoir dire Mme Huris quand le facteur surgit enfin. D'abord, merci pour votre travail, qui nous apporte parfois des nouvelles réconfortantes, au milieu des factures. Mais n'est-ce pas une perturbation pour votre service de voir (elle s'interrompt une seconde comme si elle cherchait ses mots qu'elle prononce d'une telle manière qu'il faut comprendre que ce ne sont pas les bons) un homme et une femme, un homme et une femme aplatis sous les boîtes à lettres pendant que vous y déposez le fruit de votre labeur quotidien ? Je le comprendrais très bien et personne ne pourrait vous le reprocher. Quelles mesures sont prises contre le vol de courrier ?

– Oh, oh, la bonne dame, dit Martin.

– C'est qu'elle a l'air de ne pas trop nous aimer, dit Martine.

– Non, madame, rien de particulier. Les mesures contre le vol de courrier sont du ressort des destinataires. Au pire, quand la sécurité postale n'est pas assurée (boîtes défaillantes, par exemple, sans plus de serrures), le courrier est conservé à la poste où il est naturellement possible de venir le retirer. Je crois que cet homme et cette femme ne demanderaient pas mieux que d'avoir eux aussi un appartement qui soit le leur et dans lequel ils puissent prendre leurs aises, bien au chaud. Plutôt que de les enfoncer, mieux vaut les aider. D'autant que la vie est de moins en moins sûre, avec toutes les mesures qu'ils prennent, peut-être que les spéculateurs nous mettront sur la paille et qui sait, à ce moment-là, qui aura besoin et qui n'aura pas besoin d'être aidé ?

Rien que tout le monde ne sache déjà.

– Oh, épargnez-moi votre mélange de gauchisme et de catholicisme, on reconnaît bien les fonctionnaires, dit Mme Huris en ne se faisant pas un ami du facteur. Je n'ai pas envie de me retrouver avec un courrier très important qui n'arrive jamais parce que les boîtes à lettres ne sont pas sûres car le hall ne l'est pas.

– Mais Martin le verrait, si quelqu'un volait le courrier, dit Francis, le jeune comédien qui ne sort qu'à cette heure-ci et se méprend sur la conversation.

– Mais oui, dit Martin en ricanant, je suis votre gardien à tous.

– Ah, comme par hasard. Pour une fois où je suis devant ma boîte à lettres le jour d'arrivée de *Télé 7 jours*, justement il arrive à l'heure, dit Mme Huris en saisissant le magazine des mains du facteur et en remontant chez elle comme si

elle n’était descendue que dans l’attente de cette précieuse livraison et que Martin, dans son hall abandonné, était prêt à tout pour être le premier à dévorer les programmes télé.

9

Ce n’est plus agréable de rencontrer quelqu’un dans le hall. Soit, ça ne l’était pas toujours, entre ceux qui étaient de mauvaise humeur et ceux qu’il valait mieux éviter en toutes circonstances, les imbéciles ou les méchantes ou méchants. Mais il arrivait aussi que ce soit une occasion de discuter de la vie de l’immeuble, d’échanger avec un autre être humain, ça n’est pas sans charme, parfois. Maintenant, si c’est pour que Martin et éventuellement Martine entendent tout et commentent à leur désagréable manière, merci bien. Le hall est privé d’intimité, denrée pourtant si rare. Et Martin qui s’en plaint certains soirs, comme si son manque d’intimité à lui ne provoquait pas celui de tout le monde. Au moins, il pourrait être content d’être dans ce hall ; sinon, qu’il aille dans un autre.

Même dans l’ascenseur, ça n’a plus de sens de parler en descendant, puisque Martin ne va pas tarder à surgir et que continuer à en dire du mal nécessitera le courage de son interlocuteur, sans compter le sien propre. Mais un courage qui ne coûte pas cher, comme devraient comprendre les plus apeurés, Martin n’est pas en situation de se venger facilement. Quand même, tout le monde est persuadé qu’à être toujours fourré dans l’immeuble il serait capable de déranger encore plus, surtout s’il cible un appartement unique. Dans l’ascenseur montant, après le passage obligé devant Martin, des soupirs et des yeux levés au ciel ou au contraire fixés sur le sol tiennent désormais lieu de conversation. Il faut se réunir chez l’un ou chez l’autre, « pour comploter » dit Francis en se moquant parce que, lui, Martin ne le gêne pas, et en vérité pas du tout pour fomenter une intrigue mais pour gérer l’immeuble en bons pères et mères de famille, plutôt que de ne pas réagir qui est toujours si facile, si attirant.

Sans que Martin soit expulsé manu militari, il devrait être possible de le convaincre de passer son temps dans le local poubelles, qui est très bien tenu et assez spacieux, de sorte qu’il ne manquerait pas de place pour se mettre à l’aise, même avec Martine, et lui-même ne serait pas sans cesse interrompu dans ses rêveries par des allées et venues. Les allées et venues, pour leur part, n’auraient pas sous leurs yeux, à chaque fois qu’ils quittent ou regagnent leur appartement, cette espèce de loque prétentieuse qui donne son avis sur tout et sur chacun. Mais Martin a des complices dans l’immeuble, des locataires principalement, qui tiennent à faire connaître leur idée de l’humanisme, laquelle consiste à se scandaliser de tout contact trop poussé entre les hommes et les déchets. Qu’est-

ce qu'ils croient ? Que, dans des pays moins favorisés, les pauvres gens ne fouillent pas chaque jour les décharges d'ordures comme une île au trésor, pour y trouver de quoi se nourrir ou commercer jusqu'à demain ? Martin, il était juste question qu'il passe ses journées et dorme, qui plus est éventuellement avec sa Martine, dans la Rolls des locaux poubelles. L'architecte aurait aisément pu y gagner quatre à six mètres carrés, augmentant d'autant un appartement. Mais si de belles âmes se sentent mieux à le savoir passer la nuit dans le hall, qu'elles dorment tranquilles : il s'agissait juste d'essayer de le convaincre, nul ne le conduira de force dans le local poubelles. Au demeurant, ça ne lui paraît pas une destination honteuse quand il va d'excellent gré y chercher de vieux journaux pour sa revue de presse.

Cyrille, l'ado des Pernon, assure à ses parents que Martin est un philosophe, que, d'ailleurs, il aurait pu passer l'agrégation de philosophie mais qu'il n'a pas choisi cette carrière-là. C'est bien d'un ado, de répéter tout ce qui lui est dit pourvu que ça émane de quelqu'un sur qui il a jeté son dévolu, et pourquoi a-t-il jeté son dévolu sur Martin si ce n'est parce que ses parents ne le supportent pas ? D'ailleurs, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Martin tâte en effet de la philosophie, cette discipline paraît plus profitable pour vivre en paix que pour gagner sa vie. Les Pernon, qui sont prêts à beaucoup afin de ne plus avoir de problèmes avec leur fils, étaient à deux doigts de modifier leur appréciation de Martin quand ils se rendent compte que c'est inutile, ça ne suffira pas à réconcilier Cyrille avec le monde et avec eux. Une petite amie, tout le monde leur explique que c'est la seule solution mais ce n'est pas non plus à eux de la recruter pour le gamin. Qu'il se donne un minimum de mal au moins sur ce point.

Ludovic (à savoir M. Tixeret, l'homme du jeune couple avec bébé du quatrième) a entendu des bruits suspects en provenance du local poubelles, soupirs et cris ou onomatopées. Comme ni Martin ni Martine n'étaient exceptionnellement dans le hall à cet instant, il a naturellement pensé qu'ils étaient en train d'y forniquer. « J'ai frappé avant d'entrer », raconte-t-il pour montrer à quel point il était persuadé. Il n'avait pas non plus envie de remonter chez lui avec ses ordures par décence, « ç'aurait été ridicule », dit-il. Mais le ridicule l'attendait à l'intérieur. Au lieu de ce qu'il s'attendait à voir, et il n'a pas précisé mais sans doute que ça l'a déçu après qu'il s'était préparé au pire, il a découvert Martin et Cyrille tout habillés, éloignés l'un de l'autre de deux bons mètres, Cyrille écroulé contre le mur et Martin debout, à l'inverse des standards habituels, et les deux éclatés de rire. Ludovic ne paraît pas un expert en sexualité sonore. Mais Martin et Cyrille étaient gênés comme s'ils avaient été surpris dans

une position compromettante et il a fallu quelques secondes encore pour que l’ado puisse articuler : « On parlait de mes parents, ça valait le détour. » « Oui, a dit Martin, j’ai quand même quelque chose à dire en faveur de cette planète : tant que je suis dessus et que j’observe, je n’ai pas trop de difficulté à trouver de quoi rigoler. »

10

M. Sowoka est un mystère. C’est un homme d’une cinquantaine d’années, de taille normale, plutôt costaud. Il est black, comme on dit – entièrement noir. Sa couleur n’est pas l’énigme, si répandue de nos jours. Il n’est même pas au chômage, sans doute bénéficie-t-il de l’invalidité à 100 %, troubles mentaux. Il ne répond pas quand on lui dit bonjour, ne tient pas la porte quand il est juste devant vous, ne remercie pas quand on la lui tient ; plus personne ne lui dit bonjour ni ne lui tient la porte. Parfois, il parle tout seul, avec violence. Quand il est silencieux, son visage a des expressions changeantes et très affirmées qui disent encore mieux sa violence.

Il habite au deuxième, la porte en face de l’ascenseur. Personne n’a jamais vu quelqu’un d’autre que lui entrer ou sortir de son appartement. Pas seulement ça : personne n’a jamais vu l’intérieur de chez lui. Avant de rentrer, il regarde partout et, s’il y a qui que ce soit sur le palier, il patiente devant sa propre porte en attendant que l’autre ait pénétré chez soi ou ait disparu et ne puisse plus être un observateur de son intimité. Probablement qu’il regarde aussi par son judas avant de sortir. Quand, par malheur pour lui, la porte de l’ascenseur s’ouvre juste lorsqu’il est en train de sortir, il se replie immédiatement à l’intérieur. Pour entrer et sortir, il se glisse par la porte, ouvrant celle-ci au minimum comme si les gonds ne supporteraient pas un angle supérieur à trente degrés. Il n’est pas du tout mince, pas facile pour lui de se glisser.

– Il sent mauvais, dit Cyrille.

Il n’est pas le premier à l’avoir remarqué mais tout le monde n’a pas cette liberté de l’adolescence. La politesse a encore ses adeptes.

– Mais il prend soin de se raser, dit M. Benkhrief qui va bientôt avoir fini son préavis et prend sur lui pour ne pas se laisser aller, le menton impeccablement lisse chaque matin.

La moindre des choses s’il espère retrouver un travail, surtout à son âge.

– Je comprends qu’on se laisse pousser la barbe mais, qu’on se la rase aux ciseaux, ça, ça me déplaît souverainement, dit Mme Huris.

C’est une pierre dans le jardin de Martin à qui il arrive de se conduire ainsi, abandonnant après un grossier débroussaillage ses poils soudain superflus dans le hall. L’homme de ménage a ensuite toutes les difficultés du monde à nettoyer, il n’est pas coiffeur, et ça ne témoigne assurément pas d’une grande solidarité de la part de Martin.

M. Sowoka n'a pas avec Martin une conduite différente qu'avec les habitants légaux. Il ne lui dit pas un mot, ne lui répond jamais, passe devant lui en regardant ses propres pieds comme il fait avec tout le monde. Martine l'a appâté plusieurs fois, disant devant lui son goût pour les hommes noirs, évoquant des souvenirs merveilleux, elle n'a pas recueilli non plus le moindre regard.

Au début, Martin s'est moqué de lui comme il se moque de chacun mais Virginie (Mme Tixeret, la femme de Ludovic, la maman du bébé du quatrième) a mis le holà et Martin a battu en retraite, pas habitué à être accusé d'être du côté des dominants, de ceux qui font passer leur plaisir et leur intérêt avant ceux de la communauté, de n'avoir aucun respect pour les Noirs, les solitaires, les exclus.

– Mais pas du tout, a répondu Martin humilié qui, depuis, s'abstient de toute remarque sur M. Sowoka.

Lequel obtient satisfaction : les jours, les mois et les années passent sans que personne n'ait mis ne serait-ce que les yeux chez lui et aucun mot n'est échangé entre lui et n'importe quel habitant de l'immeuble. Drôle de satisfaction, cependant.

Quand Mme Huris a parlé du cas Sowoka à M. Heurtier, le propriétaire de l'appartement (et de plusieurs autres) qui n'habite pas lui-même l'immeuble, allant jusqu'à évoquer la puanteur qui concerne toute la copropriété, il lui a juste répondu : « En tout cas, je peux vous jurer qu'il a l'eau courante, et aucune des innombrables directives en faveur des locataires ne me contraint à le fournir aussi en savon. »

Il n'y aurait pas l'odeur, M. Sowoka ne serait pas gênant, un simple original. Mais l'odeur elle-même n'est pas si gênante, après tout, elle ne s'incruste pas. C'est juste que personne n'aimerait en arriver là. Maintenant, quand il croise quelqu'un, M. Sowoka se tourne contre le mur, comme si ça ne suffisait plus de ne pas parler, ne rien voir est également devenu nécessaire. Comme les enfants qui jouent à cache-cache en fermant les yeux, se croyant dès lors indétectables. Chacun les remarque toujours, les exclus. Ils ont beau faire, leur manière même de vouloir passer inaperçus explique qu'ils sautent aux yeux. Son odeur n'est pas contagieuse, il faudrait se frotter à lui pour être contaminé et personne ne s'y risquerait. Transmettre l'inquiétude, c'est le fond de commerce de Martin et il a beau être ce qu'il est, un déchu, il faut y prendre garde, ne pas le provoquer car, perdu pour perdu, qui sait jusqu'où il irait pour bousiller le confort des autres ? Mais M. Sowoka est tellement apeuré qu'il ne fait peur à personne. S'il était plus poli, il profiterait de la pitié générale et même là, brutal comme son silence le fait apparaître, il peut au fond compter sur l'indifférence. C'est parfait quand il reste enfermé tout seul chez lui, l'odeur y reste aussi.

11

Il y a une fuite dans le hall, pas un Niagara mais ça coule goutte à goutte juste à l'endroit où s'installe Martin. C'est lui qui l'a signalé, ce qui a fait un drôle d'effet car il n'est pas le gestionnaire de l'immeuble. Il l'a dit à Léa, l'aide-soignante du rez-de-chaussée, quand elle partait tôt le matin. Elle ne pouvait rien faire, surtout en n'étant que locataire, et elle est allée à son travail comme si de rien n'était. Ça lui a juste fait curieux de voir que Martin a déménagé, qu'il a étalé son gourbi dans l'angle opposé à d'habitude. Et tout le monde a ressenti ça jusqu'à ce que M. Lopez prévienne Mme Huris qui a d'abord plaisanté, alors que les incidents survenant dans l'immeuble la font rarement rire, ce sont des charges supplémentaires assurées, disant qu'au moins il y avait un côté sinon bienvenu du moins favorable à la situation, visant l'établissement de Martin dans le hall. « On s'est aidés, le ciel nous aide », a-t-elle dit. Mais, dès qu'elle a vu les dégâts, elle a changé son avis d'épaule. C'est de toute évidence un ennui et Martin y a vite remédié pour sa part, changeant de place mais pas d'immeuble pour autant.

Mme Huris est immédiatement allée chez le plombier du boulevard, c'est à cent mètres, et s'est montrée suffisamment persuasive comme elle sait être pour que M. Maringot revienne avec elle expertiser le sinistre. Vu qu'il est facile de voir d'où ça coule dans le hall, il ne l'est pas moins de localiser les appartements d'où est susceptible de provenir la fuite. Mme Huris a accompagné le plombier, arguant qu'il serait mieux accueilli en présence de quelqu'un de l'immeuble, d'abord chez le couple de l'Est au nom imprononçable, Russie ou pays balte, du premier. Ils n'ont pas compris tout de suite ce que voulaient ces nouveaux arrivants mais Mme Huris et le plombier sont parvenus à entrer jusque dans leurs toilettes pour ouvrir la trappe qui donne sur la colonne montante et examiner si c'était humide juste au-dessous de leur robinet d'arrivée d'eau ou également au-dessus, c'est-à-dire si leur appartement était responsable de la fuite ou s'il fallait regarder plus haut. Il fallait regarder plus haut, le couple réparateur est monté chez M. Lopez qui ne tenait pas à faire visiter ses W.-C. à sa voisine mais n'a pu faire autrement. « Attention », a-t-il dit lorsque M. Maringot a manifesté une velléité de tourner le robinet. Car ces robinets auxquels seule une trappe permet d'accéder ont été mal conçus, à chaque étage et dans chaque appartement ils sont déjà dégradés et le mieux est de ne pas y toucher de crainte qu'ils ne vous restent dans la main et provoquent une catastrophe d'envergure. Mme Huris le sait, elle avait juste oublié et a vite recommandé à M. Maringot de retirer sa main, ce qu'il

a fait tel un criminel à deux doigts, c'est le cas de le dire, de laisser ses empreintes digitales sur la scène du meurtre et n'ayant qu'au dernier dixième de seconde la lucidité de l'éviter. C'était également trempé au-dessus du robinet, chez M. Lopez, et l'ascension indiscrète de Mme Huris et du plombier a donc pu continuer.

Au troisième, ils en ont été pour leurs frais car ni Mme Lomb ni Judith n'ont ouvert, soit qu'elles n'aient pas été là, soit qu'elles ne voulaient pas que Mme Huris se fasse une idée de comment elles ont organisé l'appartement. Ça n'a pas été grave puisqu'en fait M. Maringot a découvert dans la minute suivante que la fuite se situe au quatrième, chez les Benkhrief. Décidément, ce n'est pas leur période de chance.

– Regardez, a dit le plombier. Le joint est mort, tout simplement.

– Je suis désolé, a répondu M. Benkhrief.

– Ce n'est pas votre faute, l'a réconforté Mme Huris.

Car elle a parfois la réputation d'être dure et sans scrupule mais c'est aussi bien un genre qu'elle se donne. Elle sait être humaine quand besoin est. Un soir, Cyrille l'a surprise parlant délicatement à Martin et s'indignant qu'il n'ait pas mangé depuis tellement d'heures, au point qu'elle est remontée chez elle et en est redescendue cinq minutes après avec un sandwich au pâté. Cyrille n'en revenait pas, lui qui n'en a jamais fait autant. Mme Huris lui a demandé de ne pas en parler mais il est illusoire de faire confiance à ce garçon.

– Mais bien sûr que ce n'est pas ta faute, arrête de te croire coupable de tout, a rebondi Mme Benkhrief sur la phrase de Mme Huris.

Parce qu'elle n'est nullement comme son mari, à se laisser faire. Quand elle est dans son droit, elle se défend bec et ongles, comme si elle était née en France. Les Benkhrief viennent de la banlieue de Tunis, à l'origine. Il semble difficile à croire, devant la timidité et la réserve de M. Benkhrief, qu'ils aient dû quitter leur pays natal pour raison politique.

– Merci, a-t-il dit aux deux femmes en présence.

– Je n'ai pas la pièce sur moi, a dit M. Maringot.

– Naturellement. Mais au moins, n'allez pas facturer les déplacements, a dit Mme Huris pour qui les comptes de l'immeuble sont aussi précieux que les siens propres, ce qui est précieux aussi pour les autres copropriétaires. Vous êtes encore là cet après-midi ? a-t-elle demandé aux Benkhrief.

– Si c'est nécessaire, a dit M. Benkhrief.

– Rien n'est moins sûr, a dit Mme Benkhrief.

– Est-ce que je peux vous demander de rester encore une petite demi-heure, s'il vous plaît ? a insisté Mme Huris. Monsieur Maringot, madame et monsieur sont à votre disposition pour une demi-heure. Alors, si ce n'est qu'un joint, je me

permets de vous demander d'aller le chercher et de le remplacer tout de suite, c'est l'affaire de cinq minutes pour quelqu'un de votre compétence.

– Cinq minutes, comme vous y allez, a grogné M. Maringot en obtempérant cependant.

Sauf qu'une heure après, il n'était pas de retour et, quand Mme Huris est allée le rechercher dans son commerce, il lui a été répondu par Mme Maringot que son mari était en intervention jusqu'à une heure inconnue.

Résultat : il a fallu mettre un seau pour la nuit à l'ancienne place de Martin dans le hall mais ça l'a dérangé pour dormir, ce flic floc incessant, de sorte qu'il est allé chercher sur le trottoir de vieux vêtements qui traînaient dans l'attente qu'une association vienne les emporter et les a utilisés comme serpillières, ils étouffent le bruit, et tant pis pour ceux qui comptaient dessus pour se vêtir confortablement.

12

À croire que le hasard s'organise par thème, donnant sa couleur pas toujours ragoûtante à chaque période.

Mme Lomb, du troisième, a croisé M. Sowoka juste devant l'immeuble alors qu'elle rentrait chez elle. Parce que, si lui veut éviter les autres humains, ceux-ci n'ont pas de raison de faire de même, ce serait entrer dans son jeu de détraqué mental, sous-entendre qu'il aurait quelque chose de redoutable – tout le monde est assez fort pour l'affronter. Et l'odeur qui a frappé Mme Lomb en plein nez n'était pas la même que d'habitude, M. Sowoka était passé au stade suivant. Il n'y avait pas de doute sur les effluves, si le mot est approprié, se dégageant de lui : cette odeur-là était celle de la matière fécale. Il s'est laissé aller dans sa culotte sans juger bon de porter un remède rapide à cet accident, au contraire de ce que fait n'importe quel parent quand cela survient à son bébé. Ensuite, Martin l'a remarqué sans rien oser dire, tétanisé depuis que Virginie l'a mis en garde contre toute frasque raciste, et juste après l'homme du couple russe ou balte au nom imprononçable qui parle mal français s'est pincé le nez avec un regard significatif vers Martin après avoir croisé M. Sowoka dans le hall. Cette tentative de complicité n'a pas fonctionné, toujours en raison de la réserve qui a été imposée à Martin concernant M. Sowoka. Cependant, Martine était là également, qui ne se sent pas tenue à la même pudeur que son compagnon, n'ayant subi aucune réprimande des Tixeret. « Eh bien merde alors, a-t-elle dit en rigolant, c'est l'occasion ou jamais de le dire. Merde, merde. » Ensuite, c'est M. Lopez qui a été attaqué par l'odeur et, rapidement, tout le monde a connu l'événement.

Il y avait mille commentaires à faire, incitant tous à éprouver de la pitié pour M. Sowoka. De ce point de vue, il est parfait : personne ne voudrait être à sa place, pour chacun la sienne propre y gagne un peu de clinquant. Martin pourrait être ça aussi mais il est tellement clair qu'il n'accepte pas le rôle que ça empêche de profiter de la domination que n'importe qui devrait ressentir envers lui. Les hommes sont égaux, certes, mais seulement en droits et à la naissance. Martin qui, parfois, défèque devant l'immeuble, pas à l'intérieur du hall pour ne pas être gêné lui-même par l'odeur, mais juste quelques centimètres devant la porte, dehors. Il prétend être innocent, mettant en cause les chiens du 11 *bis*, mais, d'une part, il ne faut pas être grand clerc pour différencier des excréments humains et canins et, d'autre part, au cours d'une dispute avec ses parents, Cyrille Pernon n'a rien trouvé de mieux, pour rabattre le caquet de ses géniteurs

en vantant le prestige de son misérable mentor, qu'assurer qu'ils habitaient « un immeuble de merde, de merde vous comprenez, ce n'est pas par hasard que Martin chie dessus ». Personne n'aime entendre parler de son foyer ainsi, il ne faut pas que Cyrille exagère à mettre en cause tout l'immeuble sous prétexte qu'il est tellement incapable de trouver avec qui dépenser dans le consentement son énergie sexuelle qu'elle ressort en pure agressivité. Envers ses parents, pourquoi pas ? mais, en tout cas, que ça reste dans la famille. Ce n'est pas à l'immeuble ou à la réputation de l'immeuble de souffrir parce qu'un adolescent demeure éternellement puceau, peut-être, d'ailleurs, qu'il ne serait pas dans cette misère-là s'il était plus poli.

Tout le monde redoutait que ça coule, que l'ascenseur, par exemple, soit durablement contaminé, mais les sous-vêtements de M. Sowoka ont joué le rôle de sauvegarde.

Est-ce que ça a donné une idée à quelqu'un ? En sortant ce matin, Mme Huris a trouvé un excrément sur son paillasson. C'est ce qu'elle dit et aucune raison de ne pas la croire, il n'y a pas de quoi se vanter de ces choses-là. Pas de témoin puisqu'elle s'est empressée de faire disparaître l'objet du délit dans ses toilettes mais ça ne s'invente pas. Tout le monde préfère que ce soit arrivé à Mme Huris qu'à soi mais mieux vaudrait que ça n'arrive pas du tout, qui sait si ne sévit pas un défécateur en série ? Si ça lui a plu, il peut très bien recommencer devant chez n'importe qui, paillasson ou pas. Chacun trouvait une bonne raison pour que ce soit survenu à Mme Huris plutôt qu'à elle ou lui mais il n'y a pas de bonnes raisons, ce sont des choses qui ne se font pas, si bien que peut-être le ou la coupable suit sa propre idée que personne d'autre ne peut suivre, a ses propres raisonnements aberrants dont personne n'est à l'abri des conclusions. Comme tous les criminels, soi-disant il faudrait les comprendre mais utiliser son caca pour emmerder le monde, c'est incompréhensible, sans parler de l'immoralité.

Personne ne dit que Mme Huris l'a cherché mais certains prétendent que ce n'est pas par hasard que ça s'est produit sur son paillasson à elle. Son activisme est en cause. Pourtant, tout le monde est parfois bien content qu'il y ait quelqu'un pour s'occuper de l'immeuble. Lorsque c'est sur M. Maringot, le plombier, que son énergie s'est déployée, personne ne l'a regretté même si ça n'a pas été aussi efficace que Mme Huris l'espérait. En outre, la réputation de l'immeuble est l'affaire et la responsabilité de chacun et nul n'escompte qu'elle s'améliore lorsqu'il se retrouve assimilé à de la matière fécale. Ceux du 9 et du 11 *bis* ont beau jeu de vanter leur propreté, la chance qu'ils ont de demeurer là plutôt qu'ici, en tout cas aujourd'hui. Eux aussi savent que ça peut toujours aller plus mal. Comme a dit Mme Huris : « Encore heureux que ç'ait été un étron

parfaitement moulé, j'aurais été plus atterrée par une infâme chiasse, si je puis me permettre. » Tout ce qui pourrait arriver dans l'immeuble, tout ce qui pourrait changer en pire.

13

Souvent, Martin dort le matin ou l’après-midi ou n’importe quand sauf la nuit. La nuit, il préfère faire du tapage nocturne. Il a une radio et ça ne sert à rien de lui offrir des oreillettes pour qu’il l’écoute discrètement, c’est l’écouter publiquement qui lui plaît, à plein régime. En plus, ça ne lui coûte rien en piles puisqu’il la branche sur la prise du hall, plutôt destinée à l’homme de ménage ou aux pompiers si jamais ils ont à intervenir, ils seront bien contents de la trouver.

C’est l’enfer pour Léa. En tant qu’aide-soignante, elle a le plus souvent à se lever à l’heure la plus matinale de tout l’immeuble, alors le plaisir si en outre elle a été dérangée toute la nuit pour rien, parce qu’un exclu ne pense qu’à exclure à son tour. Ce serait médire de l’immeuble que prétendre qu’il est mal insonorisé, la grande majorité des sons ne passent pas d’un étage à l’autre, mais Léa loue au rez-de-chaussée, si bien qu’elle ne peut pas faire autrement qu’entendre la radio de Martin. Elle a l’idéalisme de la jeunesse, ce n’est jamais elle qui appelle la police, préférant se bourrer les oreilles de boules Quies ou autres (mais encore faut-il qu’elle entende son réveil) plutôt que de se sentir responsable du malheur d’un autre à qui la société n’a déjà pas fait de cadeaux. Admirables sentiments mais bien peu efficaces.

Martin danse sur sa musique, parfois, ajoutant à son vacarme le bruit de ses semelles claquant contre le carrelage. De vieilles semelles plus ou moins détachées de ses chaussures (l’humidité doit y pénétrer sans mal), ce qui ajoute au tapage, elles claquent plus que celles de danseurs de flamenco. Tout le monde s’indigne mais Mme Huris s’est demandé si Martin ne faisait pas ça pour cacher ses tremblements, par pudeur ou quelque chose de ce genre. C’est vrai que, lorsqu’il danse, ses mouvements perpétuels apparaissent plus comme un talent que comme une tare, un choix qu’une fatalité. Il se livre à son étrange activité artistique seul ou avec Martine. Quand ils sont tous les deux, ils se disposent face à face, comme dans une discothèque, et n’hésitent pas ensuite à se placer dos à dos pour se retrouver face à face au moment opportun, en rythme. Ils inventent leur danse et leurs tremblements lui donnent une sorte de charme, elle est un vrai spectacle. Parfois, ils font mine aussi de chanter sur la musique et ils en profitent pour crier comme si c’était ça, le numéro, et que seuls des incompétents, des bouchés du music-hall, songeraient à s’en scandaliser. « Il y a toute la mort pour dormir », rétorque Martin à la moindre critique. Parfois, cependant, le spectacle est lamentable, en particulier quand il se démène tout

seul, tremblotant de tous ses membres sans rythme. « Peut-être qu'il veut que je lui jette des tomates, ça lui ferait de quoi manger », a rigolé un jour M. Lopez. Martin se débrouille tous les jours pour manger, il ne déféquerait pas si régulièrement sinon.

– Parfois, on dirait un singe.

Ça étonne Léa que Cyrille lui dise ça alors qu'ils se sont rencontrés devant l'ascenseur, un dimanche où Léa ne travaille pas (en temps normal, il n'y a pas de risque que l'ado des Pernon soit debout à la même heure que l'aide-soignante), et sortent ensemble après avoir vu Martin en plein exercice physique ou artistique dans le hall. Cyrille a tellement de mal avec les filles de son âge qu'il tente sa chance avec Léa qui est déjà dans l'immeuble. Elle, de son côté, imagine si peu sortir avec cet adolescent sans trop de charme révolté dans les strictes règles de l'adolescence qu'elle ne perçoit pas la stratégie du gamin. Cyrille a eu peur que la mauvaise image laissée par Martin ne le compromette, puisque tout l'immeuble sait ou devrait savoir, mégalomanie de son âge, qu'il est, lui, le fils des Pernon du troisième, le meilleur allié du trembleur. Alors il le lâche, trahison qui n'en est pas une puisque Martin le déçoit en apparaissant ainsi misérable devant une si belle fille, en lui mettant des bâtons dans les roues dans sa drague pourtant vouée à l'insuccès, ce n'est pas chic.

– Je ne trouve pas du tout, dit Léa. Et si tel était le cas, ce serait notre faute à nous, de l'avoir traité de telle sorte qu'il semble devenir un animal alors qu'il est un homme comme nous tous.

– Enfin, toi, tu n'es pas trop un homme comme moi, plutôt une femme et même super-sexy, dit Cyrille.

Ils sont immobiles dehors quelques secondes durant ce dialogue parce qu'ils doivent partir chacun dans le sens opposé. Ce temps est suffisant pour que Martin, qui n'a pas entendu ce qu'a dit Cyrille mais a dû comprendre la scène en muet à travers la porte vitrée, surgisse à leurs côtés et commence à tourner autour d'eux, comme les Indiens autour d'une diligence dévalisée dans un western, avec un effet comique puisqu'il est seul et qu'ils sont deux, et se mette à chanter une improvisation sans talent excessif :

– Et le beau Cyrille… Harcèle la belle Léa… Je tremble que le destin… Fasse que ça s'passe pas bien.

– Très joli, dit Léa en s'éloignant vite.

– Il faut m'aider, dit Cyrille à Martin.

– Mais pourquoi je suis là ? Pourquoi je dors là et passe toutes mes journées là ? Mais pour aider le monde, bien sûr. Si j'attendais qu'on m'aide moi, ça n'aurait pas de fin. Qu'est-ce que je dois faire pour toi ? Tu veux qu'on aille dans le local poubelles et que je la tienne pendant que tu la violes ?

– Je n’ai jamais violé personne.

– Bien sûr puisque tu n’as jamais rien fait avec personne.

Cyrille se sent plus solitaire que jamais.

– Arrête de trembler comme ça, dit l’ado. On dirait un singe, je comprends mieux que personne ne te confie une grosse boîte ou une classe de philo.

14

Lorsque M. Caroulis est sorti ce matin, l’ascenseur fonctionnait. Quand il est revenu, il n’y avait personne chez lui et l’appareil était en panne. Ça tombe d’autant plus mal que M. Caroulis est paraplégique, ne se déplace qu’en fauteuil roulant. Il ferait mieux d’habiter au rez-de-chaussée mais le fait est qu’il est au troisième. Martin a pris les choses en mains. M. Caroulis n’est pas gros mais quand même trop lourd et encombrant pour qu’il soit possible de porter à la fois son corps et son fauteuil roulant. Alors Martin a déposé M. Caroulis sur sa propre paillasse, adossé au mur, en plein hall, et a d’abord monté le fauteuil roulant au troisième. Il est tout de suite redescendu pour s’occuper de M. Caroulis qui ne faisait pas bonne figure, abandonné comme un paquet ou un SDF en plein hall. En outre, il avait peur d’attraper des puces à être en contact avec les affaires de Martin. Celui-ci l’a pris dans ses bras pour monter avec lui jusqu’au troisième par l’escalier. Les étages sont rudes, Martin a commencé à se plaindre qu’il n’y arriverait jamais. Mine de M. Caroulis à l’idée d’être laissé entre deux étages sans son fauteuil roulant, les fesses sur une marche et ses jambes mortes dans le vide. Déjà qu’il n’était pas chaud pour que Martin l’aide mais l’autre ne lui a pas laissé le choix.

En fait, il n’y a pas eu de problème. Martin est monté jusqu’au troisième en grommelant mais il y est monté d’une traite. Là, il avait omis de remettre le fauteuil roulant en position après l’avoir plié pour le porter plus commodément, de sorte que, n’ayant que deux mains, il a dû redéposer M. Caroulis par terre, cette fois sur son propre palier, pour s’occuper de remettre le matériel en l’état, après quoi seulement il était possible d’y asseoir M. Caroulis. Celui-ci a donc encore passé du temps à même le sol, comme une pauvre chose, avant de pouvoir rouler jusqu’à la serrure de son appartement en époussetant tant bien que mal son derrière de pantalon. Martin a dit ensuite à Ludovic, du couple avec bébé Tixeret, qu’il était déçu que le paraplégique ne l’ait pas invité à entrer chez lui, ne serait-ce que pour lui offrir un verre de n’importe quoi afin de le dédommager de sa peine. « Il m’a juste dit merci et ce merci sonnait comme un remerciement », a dit Martin, voulant signifier qu’il s’était senti plus licencié que gratifié par le mot. C’est un peu court pour jeter la pierre à un handicapé, lui a fait comprendre Ludovic. Si ce n’est que Martin a insisté.

Ludovic était d’autant plus enclin à ne pas prendre le parti de Martin que c’est différent de le voir dans le hall, avant la deuxième porte codée, et dans les

étages, parmi tout le monde. Il y a le sentiment que Martin exagère quand il se meut au milieu des véritables habitants de l'immeuble, comme un propriétaire ou un locataire régulier. Bien sûr qu'il exagère aussi à transformer le hall général en son appartement particulier mais au moins ça saute aux yeux, pas besoin d'être résident de l'immeuble pour comprendre qu'il n'y a pas sa place légale. Tandis que, dans les étages, ça prête le flanc à tous les malentendus, sans compter qu'il apparaît alors franchement comme un intrus et personne ne sait jusqu'où peuvent aller ceux qui commencent par piétiner les normes sociales. Ludovic était un peu apeuré, il a pris le parti de M. Caroulis aussi pour se défendre, que Martin retourne illico dans son hall qui n'est pas le sien.

– Il me semble qu'un handicapé a des raisons d'être de mauvaise humeur un jour de panne d'ascenseur.

– Et moi, je n'ai pas des raisons d'être de mauvaise humeur ? Je n'ai pas des raisons de mériter un petit cognac pour avoir rendu service ?

En fait, c'est une discussion à fronts renversés. Habituellement, Martin en fait des tonnes avec M. Caroulis, comme le montre d'ailleurs sa conduite de ce matin, et Ludovic Tixeret est un des plus corrects avec Martin quand les rencontres ont lieu dans le hall.

– Moi, l'indifférence, c'est le plus à quoi je peux aspirer ? Ceux qui ne me crachent pas à la gueule, il faudrait que je les embrasse ? Mais ils n'en voudraient pas, de mes baisers, ils craindraient trop d'attraper la vermine.

Pour Ludovic qui voulait se débarrasser de Martin, sa stratégie est un fiasco. L'autre ne cesse de se monter tout seul, ne contribuant certes pas à le rassurer. Il préfère Martin moqueur à Martin violent.

– Il avait peur de quoi, le handicapé ? Que je me saoule avec le petit cognac qu'il ne m'a pas offert ? Que je lui vole ses économies ? Que je lui casse son fauteuil roulant ? Que je dégueule dans son entrée de merde ? Que je lui mette la main au popotin ? Que j'infeste son atmosphère, sa sale petite atmosphère handicapée ?

– Martin, Martin, dit Ludovic avec de grands gestes tandis que ça s'agite dans les appartements de l'étage, il doit y avoir du monde aux judas.

La porte de M. Caroulis s'ouvre, il roule jusqu'à Martin, un billet entre les doigts, et lui dit : – Je vous devais quelque chose, non ? Tenez, voici vingt euros, j'espère que ça vous semblera raisonnable.

Puis M. Caroulis retourne son fauteuil avec une dextérité rendue malheureusement possible par des années d'usage et rentre chez lui avec le sentiment du devoir théâtral accompli.

Martin est misérable avec ses vingt euros dans la main, une somme déraisonnable de l'avis de tous pour un service que n'importe qui aurait été

heureux de rendre par simple humanité.

15

M. Caroulis est grec mais il a acquis en plus la nationalité française. D’ailleurs, il parle un français parfait, sans accent. Il n’est pas né paralysé. Il lui est arrivé ceci, qu’il était un fou d’alpinisme. C’est curieux de penser ça d’un Grec vu que le pays est rarement associé à cette activité. De fait, son accident s’est produit près du mont Blanc. Il a dévissé, selon l’expression, il est tombé et a perdu l’usage de ses deux jambes. Le drame aurait pu être pire car il raconte qu’il a bien cru mourir et non, il a été sauvé mais au prix de sa mobilité. Tout le monde est solidaire avec lui, c’est la moindre des choses pour chacun d’être poli dès qu’il le rencontre, le pauvre a déjà assez d’ennuis même si son fauteuil roulant semble maintenant naturel pour lui, il y a vingt ans qu’il est dans cet état, personne dans l’immeuble ne l’a connu ingambe que sa femme Elena. Elena est espagnole et n’a pas sa langue dans sa poche, quoiqu’elle ait un accent prononcé qui rappelle à chaque phrase qu’elle n’est pas née en France.

M. Caroulis aurait pu devenir aigri, avec son malheur, et il est au contraire toujours attentif aux autres, toujours un petit mot pour rappeler gentiment sa beauté à Léa quand il la croise à n’importe quelle heure ou pour remercier les uns ou les autres pour le mal qu’ils se donnent pour ceci ou pour cela. Ça a l’air de compter pour lui d’être apprécié. Lorsqu’il s’est retrouvé blessé et impuissant sur son rocher neigeux, il a eu peur d’être abandonné. Un hélicoptère, pas moins, est finalement venu à son secours, après quelques heures épouvantables, et il dit en avoir éprouvé de la reconnaissance, alors même que la gratitude n’est pas le premier sentiment à envahir la tête quand est évoqué l’état d’esprit d’un homme qui vient de perdre l’usage de ses deux jambes, même s’il avait sûrement encore l’espoir que ce ne soit pas définitif, avec les progrès perpétuels de la science. Il a été secouru dans une circonstance exceptionnelle, vingt ans après il trouve normal de rendre service de son côté autant qu’il peut et, comme il ne peut pas avec ses jambes, c’est avec son esprit, son vocabulaire, ses tournures de phrases.

Tout le monde a beaucoup d’estime aussi pour Elena. C’était une très jolie jeune femme, dit M. Caroulis et c’est facile de le croire. Elle est encore resplendissante, une vraie figure de l’immeuble, une personnalité. Elle aussi parvient à porter sans mal son mari dans ses bras, quand nécessaire, à l’opposé, donc, des rôles habituellement tenus par l’homme et la femme. Sa voix est forte, comme souvent les Espagnols qui sont habitués à crier pour se faire entendre et, comme elle dit, « je suis habituée à me faire entendre ». Elle n’est pas du genre à

se laisser tondre la laine sur le dos. Certaines jeunes femmes, sûrement, n’auraient pas eu sa fidélité avec un mari de dix ans son aîné qui, du jour au lendemain comme dit Martin, s’est retrouvée avec à ses côtés un infirme à la place du dragueur-né que produit si souvent la Grèce. Il y a quelque chose de réconfortant pour tous les hommes de l’immeuble si ce n’est que c’est aussi une incitation pour tous à se poser la question, que ferait leur propre femme ou compagne ou fille dans la même situation ? c’est-à-dire celle d’un drame, quel qu’il soit, indépendamment de l’alpinisme dont M. Caroulis est, ou plutôt était, le seul adepte dans l’immeuble.

Aujourd’hui encore, rien de ce qui arrive en Espagne pour Elena, en Grèce pour M. Caroulis, ne leur est indifférent. Certains estiment que la France a suffisamment de problèmes pour que chacun se concentre à les résoudre sans perdre son temps avec ceux des autres ; il y a aussi du monde pour comprendre que l’Espagne et la Grèce sont dans des situations encore pires et que c’est généreux à Elena et M. Caroulis, que sa femme appelle indifféremment Iannis, qui est son prénom grec un peu francisé, Jean ou Juan, généreux à eux de se soucier du sort de leurs malheureux compatriotes plutôt que de profiter d’être en France pour ne s’occuper que de leur terre d’adoption. « En Espagne, ce serait la croix et la bannière pour lui faire avoir un nouveau fauteuil roulant. Alors, en Grèce, je ne vous dis même pas », raconte Elena. Qui n’en a pas ne s’en rend pas compte mais c’est comme une voiture, un fauteuil roulant ne dure pas toute la vie. Il faut en changer quand il est trop usé, dangereux à conduire. Si M. Caroulis en tombe, il est incapable de remonter dessus sans aide extérieure. « Ce n’est pas ça que je redoute », rigole-t-il pourtant sans préciser le réel objet de ses craintes.

Il a expliqué à Martin, pour s’excuser, pourquoi il l’avait congédié rapidement sans lui proposer un rafraîchissement. C’est une réaction nerveuse et physiologique qui lui est malheureusement habituelle. Lorsqu’un incident de la vie appuie de façon inattendue sur son handicap, l’oblige à le considérer dans toute sa gêne, lui vient immanquablement une envie de vomir le contraignant à diminuer le plus possible sa conversation et se précipiter vers l’évier, le lavabo ou les toilettes. La panne de l’ascenseur avec sa conséquence évidente sur un paraplégique a été un déclencheur. M. Caroulis prétend avoir voulu se rattraper avec le don des vingt euros, comme si c’était par générosité et non par dédain qu’il avait fait le riche. « J’ai mes deux jambes, je sais ce que c’est », répond mystérieusement Martin, voulant sans doute signifier que la race supérieure, celle qui n’a pas besoin d’un fauteuil roulant, celle qui est libre de son temps et de son activité, place sa dignité au-dessus de ce genre d’aléas. C’est tout Martin : à l’entendre, parfois, personne ne voudrait être à sa place et, parfois, il ne

voudrait être à celle de personne d’autre.

16

M. Sowoka est mort, ça fait froid dans le dos. Quand son cadavre a été découvert, il y avait une semaine que son cœur avait lâché. Ce n’est pas l’odeur qui a alerté, bien sûr, c’est l’hôpital où il devait passer tous les jours qui a fini par prévenir la police et les choses se sont enchaînées. Des policiers sont venus, ont interrogé à la sauvette les uns et les autres pour se faire confirmer que personne n’avait vu entrer ou sortir M. Sowoka depuis belle lurette et, avec l’aide d’un serrurier, ils ont pénétré chez lui. M. Lopez et Mme Lomb étaient les seuls habitants de l’immeuble présents lors de l’intrusion mais ils ont raconté à tout le monde le spectacle. M. Sowoka était par terre, immobile et plié dans une position inconfortable si bien que tout le monde a immédiatement compris qu’il était mort, même si personne ne se doutait encore que ça faisait déjà une semaine. L’étonnant, c’était l’appartement, un grand studio entièrement envahi de saleté. C’est une chance que les cafards n’aient pas pullulé pour envahir tout l’immeuble.

D’après Mme Lomb et M. Lopez, même les policiers n’avaient jamais vu ça. M. Sowoka ne passait jamais l’aspirateur chez lui, ne nettoyait rien, ne faisait jamais la vaisselle. Il ne jetait rien, non plus. Les produits périmés, il les retirait de son réfrigérateur pour les déposer par terre, à côté, et, d’après lui, ça suffisait à rétablir l’hygiène et la sécurité sanitaire. Hors du réfrigérateur, yaourts et condiments et tous ses restes avaient au contraire pourri plus vite et ce petit tas d’immondices au milieu de l’appartement ne pouvait que susciter un cafard monumental, pour le coup. Assiettes et verres étaient peu nombreux et tous entassés, répugnants, dans l’évier. M. Sowoka prenait tous ses repas seul et changeait d’assiette à chaque repas mais sans faire la moindre vaisselle, mettant au-dessous de la pile celle dont il venait de se servir pour choisir celle du dessus la prochaine fois. Sans jamais laver. Mme Lomb et M. Lopez n’ont pas pu entrer dans l’appartement, ils ont juste réussi à voir, mais une policière a clairement dit qu’il y avait différentes couches de saleté sur la vaisselle et l’a expliqué comme cela vient d’être exposé. M. Sowoka a toujours été bizarre mais à ce point, c’était difficile de se douter. Le plus étrange est que ce qui se passe dans les autres appartements de l’immeuble demeure si secret, quand personne ne meurt. Ça laisse tout redouter.

M. Heurtier, le propriétaire, a dû venir d’Angoulême pour voir ça. Il fallait non seulement remettre une serrure mais refaire l’appartement de fond en

comble avant de songer à le proposer à nouveau en location. Lui qui déteste les frais, rechigne à chaque amélioration de l'immeuble dès qu'il y a le moindre crédit à voter, pas difficile d'imaginer qu'il n'a pas porté le cadavre de M. Sowoka dans son cœur. Son avarice est incompréhensible parce que tout le monde sait comment ça se passe : pour chaque euro investi, le propriétaire en récupère dix par une augmentation du loyer, a fortiori quand l'appartement passe d'un locataire à un autre et qu'il a tous les droits.

– Ça doit interpeller tous ses voisins qui n'ont soi-disant rien vu, non ? a lancé Martin pendant vingt-quatre heures à tous ceux qui passaient à sa portée, quelques jours après que le cadavre a été évacué.

Il s'est produit ceci que Martin a appris par les policiers la date précise des obsèques de M. Sowoka et qu'il s'y est rendu. « Il n'y avait personne, mais alors personne », raconta-t-il ensuite avec une telle force de conviction que quiconque de sensé en serait venu à penser que même lui n'y était pas s'il n'avait fini par ajouter : « Heureusement, j'étais là. Un être humain a quand même daigné accompagner M. Sowoka dans son dernier domicile fixe. »

Peut-être que Martin câline Martine pour ne pas se retrouver seul, le moment venu. Et peut-être qu'il n'est allé aux obsèques que parce que ça lui faisait une distraction dans sa journée, et une arme contre l'immeuble dont il était l'unique représentant.

– Qui aurait cru que M. Sowoka mourrait avant moi ? a pour sa part dit M. Caroulis et c'est vrai que personne n'aurait été surpris que la paraplégie soit plus assassine que les dérèglements mentaux.

D'ailleurs, M. Huris est en parfaite santé, à part qu'il perd la tête.

Avant de rentrer à Angoulême où il habite, M. Heurtier a plus ou moins passé un savon à Mme Huris à cause de Martin, comment elle pouvait laisser faire, que l'histoire d'un immeuble fait partie de sa valeur et que la clientèle, à savoir les futurs locataires, devenaient de plus en plus regardants sur le calme, la propreté, la sécurité, avec les progrès incessants de la civilisation. « Comme si ça ne suffisait pas que ce fou soit mort chez moi, avec son héritage de saleté et de travaux », a-t-il dit, exaspéré.

– À un moment, il tremblait de rage, a raconté Mme Huris à M. Lopez. C'était comme s'il voyait réellement, tel un médium, tous ses euros soudain s'éloigner de lui à toute allure et de la faute pleine et entière de Martin. Je lui ai dit qu'il était le bienvenu aux réunions de copropriétaires s'il avait une solution à tout. Il a marmonné « Angoulême » comme d'habitude et il est tout simplement rentré chez lui, oui.

Ensuite, en diverses occasions, aussi bien envers les Tixeret que Mme Lomb,

Léa et Francis, Mme Huris a quand même jugé utile de se justifier, comme si effectivement elle avait la moindre responsabilité dans l'interminable présence de Martin, arguant de l'utilité du trembleur, elle qui se démène pour en délivrer tout le monde.

– Les chemins de la sécurité sont impénétrables. Au moins, tant qu'il est là, Martin veille à ce que la porte soit bien fermée afin de ne pas avoir trop froid. Et personne ne peut entrer sans qu'il le sache, il est une caméra de surveillance à lui tout seul. Mais on n'est jamais sûr, avec la sécurité. Comme ces Chypriotes qui ont mis leur argent à la banque pour le protéger des voleurs et ce sont les banques qui ont fait faillite ou je ne sais quoi, bye-bye les économies. Rien ne dit cependant que, la chaleur venue, Martin ne soit pas aussi attaché à ce que la porte reste ouverte toute la nuit, cette fois. On serait dans de beaux draps. Avec précaution, avec humanité, mais il n'y a pas à tortiller, il faut s'en débarrasser. Sur ce point, M. Heurtier a raison. J'aimerais bien voir comment ça se passe à Angoulême, quand même. Que je sache, aucune ville n'est épargnée.

Et, immanquablement, Mme Huris grommelle ensuite, sons indistincts d'où ne ressort qu'un mot, « engeance » ou « vengeance ». Le problème de la vengeance est que, rapidement, il devient impossible de déterminer qui se venge de qui, qui a le beau rôle et qui le honteux, qui est la pire engeance. Ça peut vous tomber dessus du jour au lendemain. C'est un mot que Martin emploie à tort et à travers, même à propos de M. Sowoka : qui sait si celui-ci, comme dans un film d'horreur, ne reviendra pas se venger à sa manière des uns ou des autres, n'importe quels uns ou n'importe quels autres ?

17

Il y aurait tout un roman à écrire sur les liens de Martin avec les policiers, mais certes pas un roman policier. Parfois, il n'y a rien d'autre à faire que de se demander à quoi servent le ministère de l'Intérieur et ses dizaines de milliers de fonctionnaires.

À la longue, c'est Martin qui a les rapports les plus fréquents avec les policiers. Parce que Mme Huris et les autres à s'en mêler n'appellent le commissariat que les soirs d'agacement exagéré et ils n'obtiennent pas toujours que les policiers se déplacent. Mais, chaque fois qu'ils viennent, évidemment qu'ils ont affaire à Martin. Que font-ils d'autre que le morigéner ? Ils ne vont pas l'envoyer aux travaux forcés à perpétuité juste parce qu'il squatte et qu'il n'a pas le sou, ils le relâchent presque aussitôt quand par extraordinaire ils l'embarquent. Et, petit à petit, eux aussi s'attachent, c'est-à-dire qu'ils voient en lui l'être humain plutôt que les perturbations apportées à l'immeuble. C'est de lui qu'ils ont pitié en premier, de l'occupant à titre gratuit et non pas des cochons de payants qui voient leur tranquillité sans cesse piétinée. Les policiers ont une mission de protection, encore faut-il déterminer qui est prioritaire, les clochards ou les domiciliés de souche.

Le jour où Martin leur a posé la question quant aux obsèques de M. Sowoka, ils ont été trop contents de téléphoner pour obtenir le renseignement et le lui transmettre. Parce que personne d'autre de l'immeuble n'avait rien demandé. Ils l'ont pris pour un signe de sensibilité. Mais Martin et M. Sowoka étaient liés par le rejet qu'ils suscitaient, c'est normal que le survivant s'intéresse au disparu et pourquoi pas par égoïsme, par narcissisme, plus que par générosité ? Martin a fait du tintouin exprès le soir desdites obsèques, les policiers ont été alertés et sont venus. Dès qu'ils ont été sur place, Martin s'est calmé et leur a raconté qu'il revenait du cimetière, à quel point ç'avait été sinistre et solitaire, Martine en rajoutait en évoquant l'état dans lequel elle avait vu Martin à son retour, tellement ému, tellement frappé, au bord des larmes, et, naturellement, ce sont alors les policiers que ça a ému. C'est sa stratégie : jouer à fond l'être humain. Ils sont tombés dedans à pieds joints. « C'est bien, d'y être allé, qu'il ne soit pas parti tout seul », lui a dit une policière. « C'est le moins que je pouvais faire », a dit Martin, confirmant implicitement l'hypothèse d'une solidarité. Puis il a fondu en sanglots, tremblant comme jamais. Les policiers en ont été réduits à le consoler, et plus à la manière de S.O.S. Solitude que du Samu social. « Arrêtez, a

dit la policière qui lui avait déjà parlé, sinon je vais me mettre à pleurer moi aussi. » Non mais, elle ne va pas le demander en mariage, non plus. La solidarité, à la rigueur, mais pas de promiscuité.

Parfois, quand ils patrouillent dans l'avenue et qu'ils ne sont pas pressés, les policiers prennent la peine de jeter un œil dans le hall, faire un petit bonjour à Martin et éventuellement Martine, demander des nouvelles sans toutefois s'appesantir. Souvent aussi, quand même, ils n'ont pas le temps et passent devant l'immeuble comme si de rien n'était, et Martin ne peut jamais déterminer à l'avance les instants où il mérite considération.

Les policiers ne font jamais l'unanimité. Il arrive aussi que Martine et Martin eux-mêmes les prennent à partie, sans doute que la boisson y a sa part.

– Vous n'avez pas honte ? dit Martin. Vous n'avez rien de plus important à faire que vous attaquer à un pauvre homme qui n'a pour lui que son intelligence et son caractère pendant que, partout, c'est le trafic de drogue et l'évasion fiscale qui triomphent, les agressions à chaque coin de rue ? Bravo. Vous êtes fiers de votre travail ? Ça vous rapporte quoi de me faire dormir en prison ?

– Calmez-vous, calmez-vous, disent-ils.

– Et à une pauvre femme, dit Martine. Vous n'avez pas honte de vous en prendre à une faible femme ?

Il y a toujours quelqu'un de l'immeuble pour tenter d'arranger les choses parce que les policiers, ils ont beau être insultés, ensuite ils partent et n'y pensent plus, tandis que les habitants restent en présence de Martin après que les policiers se sont évanouis et ce n'est l'intérêt de personne que les choses soient trop tendues.

– Ces messieurs et ces dames ne vous veulent aucun mal, dit Ludovic du couple avec bébé.

Mais à quoi bon des policiers qui ne voudraient aucun mal à personne ?

– Il s'agit juste de vous aider, dit Léa, elle-même ne demandant qu'à en faire autant.

– On n'a pas besoin qu'on nous aide, on a besoin qu'on nous laisse tranquilles, dit Martin en englobant Martine dans sa protestation. Si vous voulez vraiment vous rendre utiles, trouvez-nous un appartement décent, avec loyer décent, et un boulot en prime pour que la décence soit totale, qu'on le paie nous-mêmes, ce loyer de rien.

Et puis Cyrille vient souvent assister à la scène, en bon adolescent avide de scandale et de révolte. Il observe et écoute pour s'assurer que les policiers n'ont pas un geste ou un mot de travers, l'indignation à fleur de peau.

– Il a bien le droit de dormir. C'est un philosophe que la société a rejeté parce

que, toujours, elle a rejeté les meilleurs des siens, dit-il pour montrer qu'il a ses propres valeurs qui valent plus que celles des adultes corrompus et aliénés.

Vivement qu'il le perde, ce pucelage, que les discussions se tiennent de façon rationnelle. Il n'y a pas que les philosophes qui ont le droit de dormir.

– Vous n'allez pas partir sans rien faire ? dit Mme Huris aux représentants de la loi et l'ordre.

C'est cependant ce qu'ils font la plupart du temps, arguant que Martin et Martine refusent de bouger d'un pouce, qu'ils ne peuvent pas les déménager malgré eux si leur seul délit est cette occupation forcenée du hall : qui aurait le cœur de les contraindre à dormir dans la rue par ce froid, en été ce sera par cette canicule, merci l'efficacité.

– Vous tremblez toujours comme ça ? dit une policière à Martin. Vous devriez consulter.

– C'est ça, consulter, répond-il. Je prends rendez-vous de mon bureau et je perds mon temps à patienter dans la salle d'attente. Dis, tu veux pas être mon médecin traitant, ma belle ? Je crois qu'on pourrait se faire de fameuses consultations.

– À l'hôpital, reprend la policière, il n'y a pas besoin de prendre rendez-vous et tout le monde a droit à la Sécurité sociale.

– C'est ça. Et on passe la journée entière à leur disposition, à attendre que quelqu'un veuille bien nous recevoir. Mais on n'est à la disposition de personne, Martine et moi, on fait ce qu'on veut de notre temps.

Tout l'immeuble serait enchanté qu'ils soient plus ambitieux, qu'ils souhaitent en faire autre chose qu'un dérangement permanent, de leur temps.

Martin promet qu'il respectera la loi anti-tabac dès que celle sur le droit au logement pour tous le sera, assurant qu'agir autrement serait se tirer une balle dans le pied. C'est avouer son crime, au moins son délit. Ni Martine ni lui ne peuvent dire, évoquant l'ensemble de leur situation : « Ce n'est pas de ma faute. » Ce n'est peut-être pas de leur faute d'en être là mais ça l'est de déranger, de faire exprès de déranger, de se montrer, se faire voir, dans une sorte de reproche incessant, d'appel à la mauvaise conscience. À tout prendre, si compassion il doit y avoir, ce serait plus simple que le paraplégique de l'immeuble soit plutôt Martin. Pour M. Caroulis, ça changerait tout et pour Martin, même sans l'usage de ses jambes, ça ne ferait pas une grande différence que l'ascenseur soit en panne ou non. Et ne se définit-il pas déjà comme un handicapé social ?

Pour faire des économies, il n'achète pas des paquets de cigarettes mais du tabac en paquet et des feuilles pour les rouler soi-même. Ce n'est pas facile avec ses doigts qu'il maîtrise si peu, qui tremblent comme s'il était un martyr. Il y a toujours du tabac par terre dans le hall et ce n'est pas le pire. Le hall est un espace commun, la loi devrait s'y appliquer à plein. Martin fume, Martine fume, et quelquefois d'autres voisins attirés par la liberté régnant dans ce hall. Ça sent la cendre froide, odeur qui a au moins l'avantage d'en couvrir parfois de plus nauséabondes. Mais il n'y a pas que du tabac qui se fume là, et fumer n'est pas la plus illégale des activités qui s'y pratiquent.

Était-ce une vue de l'esprit qu'imaginer que la présence quasi permanente de Martin éloignerait de l'immeuble ces fumeurs et trafiquants de haschich et marijuana, ces jeunes qui pullulent dans le quartier et qui s'étaient jusqu'à présent tenus à l'écart d'un hall si bien entretenu ? Pendant un temps, c'est bien ce qui s'est produit, et puis tout a basculé dans la pente inverse. Nul ne peut nier la responsabilité des Pernon dans ce naufrage, *via* Cyrille. À force de ne croire qu'à la philosophie des gamins de son âge, d'une part, et uniquement à celle de Martin pour ce qui concerne le monde adulte, de l'autre, l'adolescent a voulu réconcilier ses deux familles de pensée, unies dans l'opposition frontale à sa famille biologique. Ça a mal commencé parce que Martin, avec sa tremblote, gâchait le haschich généreusement offert mais Cyrille a fait le boulot pour lui et les autres jeunes étaient contents d'avoir converti un adulte : c'était le premier joint de Martin, qui soi-disant a roulé sa bosse partout mais était

inexplicablement passé à travers cette expérience-là. Ça lui a fait le plus grand bien. « Ça me fait du bien, ça me fait du bien », répétait-il comme un imbécile heureux et tout le monde riait de bon cœur. À la suite de quoi le hall est devenu irrévocablement *drug friendly*.

Les Tixeret rentrent d'une promenade avec le bébé quand ils tombent sur cette assemblée. Martin et Martine sont assis par terre, comme à leur habitude, tandis que les jeunes sont debout et que la discussion semble joyeusement animée. Martin tremble de tous ses doigts. Il ne parvient pas à conserver le joint entre ses phalanges et passe son temps à le récupérer par terre où il s'éteint, il lui faut le ramasser et le rallumer, ce qui n'est pas facile non plus.

Martine fume sans mal. Elle n'a aucun scrupule à regarder Virginie puis Ludovic droit dans les yeux avant d'ostensiblement répandre ses cendres par terre, histoire de marquer son territoire. Elle les regarde peut-être d'en bas mais se conduit comme si elle venait d'en-haut.

– Pardon, dit Ludovic, parce qu'un jeune, peut-être sans le vouloir, bloque le chemin de la poussette.

– Oh oh, je vais bouger, il n'y a pas urgence, répond le jeune qui se révèle être Cyrille, le pétard aux doigts.

– Je ne porte pas de jugement mais c'est mauvais pour un bébé, toute cette fumée, dit Virginie.

– Ta gueule, dit un des quatre jeunes de l'immeuble à côté et les trois autres rigolent.

Les Tixeret ne demandent qu'à être tolérants et généreux et se rendent compte qu'ils y sont bien forcés. Ils n'ont pas de monnaie d'échange, les jeunes s'en fichent, d'eux, n'en attendent rien.

– Je vous ouvre, dit Cyrille pour épargner à Ludovic et Virginie d'avoir à sortir leur badge pour débloquer la porte de l'interphone sans franchement se désolidariser de ses copains.

Que les Tixeret débarrassent le plancher au plus vite, le bébé n'aura rien inhalé de mal et l'ambiance du hall n'aura pas trop souffert de l'intrusion.

Martin n'a rien contre le jeune couple du quatrième mais rien pour non plus. La colère ou l'exaspération des habitants de l'immeuble n'est pas son ennemie. Mus par elles, ils appellent la police et, somme toute, la police est une distraction pour lui, même s'il en a pour l'instant une fameuse avec la jeunesse fumeuse et dealeuse. Mais les dealers ont un autre rapport avec les policiers. Pour eux, leur venue n'est pas un bonus même s'ils ne s'inquiètent pas trop vu la facilité à se retrouver dans leur appartement en une minute.

C'est au tour des Caroulis de rentrer aussi à cet instant. Elena pousse le

fauteuil de son mari et se dirige à grande vitesse vers la deuxième porte, celle de l’interphone. Ce n’est pas par agressivité qu’elle agit ainsi, jamais elle n’aurait l’idée d’utiliser un fauteuil roulant et M. Caroulis comme un bélier, juste parce que l’énergie ne la quitte jamais. Mais un des jeunes doit sauter à la dernière seconde sur le côté pour ne pas être touché et le fauteuil roulant heurte en définitive la poussette du bébé Tixeret qui se réveille et se met à pleurer.

– Putain, c’est vraiment la foire, ici, il y a même des autos tamponneuses, dit le dealer fumeur qui a dû se ranger précipitamment du fauteuil, avec pour le coup l’agressivité inhérente au sentiment d’humiliation.

Ses copains rient, Martine et Martin aussi. C’est de mauvais goût et, justement, le mauvais goût est leur privilège : c’est de mauvais goût de dormir dans le hall, d’encombrer tous les habitants légaux de sa présence et de ses odeurs, d’avoir froid, d’être déclassés. C’est de mauvais goût d’être eux à ce moment et à cet endroit.

L’ado Pernon est mal à l’aise, son pucelage n’a rien à voir dans le fait qu’il n’est pas glorieux de se moquer d’un paraplégique que l’immeuble respecte unanimement. Tout n’est pas rose dans la révolution.

– Je vais vous apprendre la politesse, moi, dit Elena après s’être excusée auprès des Tixeret pour la collision.

D’après le ton, il n’y aurait rien de surprenant à ce que sa méthode ne fasse pas l’économie de paires de claques. Ça glace Cyrille et les Tixeret qui redoutent que ça dégénère et feignent d’être tout concentrés à consoler leur bébé pour que le vacarme cesse tandis que l’ascenseur n’est toujours pas arrivé au rez-de-chaussée. Mais les quatre jeunes voisins voient de leur côté tout l’inconvénient de cette pédagogie : ils n’ont aucun intérêt à se retrouver engagés dans une rixe avec des bons citoyens. Ils sont pris au dépourvu de ne susciter apparemment aucune crainte, ça crée un rapport humain avec lequel ils ne sont pas familiarisés. L’arrivée d’un client les sauve : ils ne vont pas faire la transaction au su et au vu de tous. Ils sortent sans que leur départ puisse sembler une fuite.

– Vous nous apprendrez une autre fois, señora, dit l’un d’eux en déguerpissant avec ses camarades, tous riant.

L’accent espagnol, ça leur semble le comble de l’humour tellement la marchandise est bonne. Le client doit se sentir en sécurité.

Avant que Cyrille, les Tixeret et leur poussette, les Caroulis et leur fauteuil ne s’engouffrent dans l’ascenseur, ils doivent encore subir quelques réflexions.

– Tu m’apprendras aussi la politesse à moi, madame la señora ? dit Martine en pétant bruyamment.

– Et vous ne pouvez pas apprendre aussi à ce bébé à ne pas chialer comme un putois à réveiller tous les braves gens, madame le fauteuil roulant ? dit Martin.

Le haschich libère aussi l'agressivité en eux et peut-être est-ce ça qui les fait tellement rire.

19

La plupart des habitants ne se soucient guère de l'immeuble : ils attendent que d'autres le fassent pour eux. Ils ne se plaignent même pas, c'est comme si les choses étaient comme elles sont et qu'il n'y a rien à y faire. Un ou deux SDF dans le hall, ça arrive ; des jeunes qui dealent, c'est la banalité même au XXIe siècle ; les ennuis, c'est la vie. L'environnement peut se dégrader du jour au lendemain. Il faut faire avec, ils ne sont pas prêts à s'engager dans un combat.

Ces jeunes, au sens le moins innocent du terme, ils n'ont pas miraculeusement transformé, du jour au lendemain, le hall de l'immeuble en leur lieu de réunion préféré. Quand ils ne sont pas au lycée, c'est l'allée, qui est plutôt un défilé, donnant accès aux caves du 11 et du 11 *bis* leur terrain d'action et d'inaction préféré. Là, ils peuvent fumer et réaliser leurs transactions à leur guise. Ils sont certes visibles depuis la rue mais tout le monde rechigne à s'engouffrer là-dedans pour aller leur faire la morale, surtout la nuit quand c'est mal éclairé. Il faut croire qu'eux-mêmes s'y ennuient souvent pour devoir aller chercher comme une amélioration la compagnie de Martin et Martine. Martin est heureux de sa nouvelle prérogative mais il a déjà eu l'occasion de constater qu'elle ne tient qu'à un fil. Ces jeunes ne voient qu'un avantage à disposer d'un allié dans l'immeuble, surtout idéalement placé comme il est, à voir tout ce qui se passe sans jamais quitter sa place. Mais ils savent aussi que les alliances de circonstances sont rarement fiables dans la durée et que Martin, de fait, les espionne également eux, même si c'est pour la bonne cause, mais la valeur des causes également varie au fil des chantages potentiels (si la police s'en mêle, le conseil syndical).

Martin le sait parce que, un jour où l'un des gamins lui a mal parlé, il lui a rétorqué de mesurer ses propos parce que lui, Martin, savait des choses qu'il serait peut-être aussi bon que d'autres ne sachent pas – il a prétendu ensuite l'avoir dit en plaisantant, que s'il était prêt à ce genre de bassesse et de délation il serait aujourd'hui dans un splendide bureau au dernier étage d'une tour, dirigeant d'une énorme entreprise, et ne s'emmerderait pas à ramper ou tout comme sur le sol d'un hall de troisième zone. Et si c'était une blague, les jeunes ne l'avaient pas du tout trouvée drôle, rien ne sépare autant le monde que l'humour, et le lui avaient fait savoir avec une plaisanterie qui, pour le coup, n'avait pas plu à Martin, à savoir que les SDF martyrisés et brûlés par des jeunes qui ont trop bu et trop fumé, il y en à longueur de faits divers, alors ta gueule.

Sans compter les violés des deux sexes. Cette guerre de l’humour a rapidement débouché sur un armistice, c’est-à-dire que Martin a essayé autant que possible à son caractère de ne pas la ramener et les moutons seront bien gardés.

Ces jeunes ont une couleur de peau qui n’est pas celle de tout le monde. Personne ne le leur reproche mais même Martin et Cyrille ne peuvent faire autrement que le constater, même Elena et M. Caroulis qui viennent pourtant respectivement d’Espagne et de Grèce, même les Benkhrief et les Martin du sixième. Ils en jouent, d’être arabes et noirs, ils profitent de tous ces reportages sur l’insécurité pour faire comprendre par leur seule apparition qu’ils sont redoutables. Ça ne marche pas à tous les coups, la conduite d’Elena est l’exemple type qui montre comment les remettre au pas, mais ça marche quand même souvent, parce que tout le monde n’est pas toujours d’humeur à vouloir faire le match, réformer le monde et ses habitants. Qu’ils fument, qu’ils trafiquent, que les uns vendent et que les autres achètent pourvu que ça ne dérange qu’eux et personne de l’immeuble à part Cyrille. Il n’y a que des coups à prendre à se mêler de trop près.

C’est pourtant bien ce que doivent faire les Pernon, sauf à laisser Cyrille glisser sur la mauvaise pente, celle de la fumette, l’échec scolaire et la délinquance. M. Pernon y est allé une fois, dans le défilé menant aux caves des 11 et 11 *bis*, « pour faire peur à tous ces frimeurs » comme il a dit à sa femme et en vérité plutôt terrifié lui-même. Le problème des jeunes et des exclus est que, sous prétexte qu’ils n’en profiteraient pas, ils ne montrent aucun respect pour les normes sociales et que leurs réactions sont donc inquiétantes puisqu’elles ne préservent que leur intérêt immédiat et non celui à long terme, tellement plus important, de leur carrière et leur installation dans la vie. Ils vivent dans l’instant, ils ne comprennent rien et s’en font une gloire comme si c’était par courage qu’ils n’avaient rien à perdre alors que, aussi bien, c’est par bêtise. M. Pernon leur a dit leurs quatre vérités et, avant qu’ils n’aient rien pu rétorquer, il a saisi Cyrille par l’oreille, comme un enfant désobéissant d’un autre siècle, pour le ramener avec lui. Et Cyrille a été si surpris d’être traité ainsi devant des camarades plus âgés et plus dégourdis qu’il s’est étonnamment laissé faire, réclamant juste qu’il lui lâche l’oreille afin de pouvoir suivre son père de son plein gré. Et les jeunes, un peu honteux de s’être laissé dépouiller si facilement de leur camarade et d’une part de leur dignité, se sont retournés contre Cyrille, comme quoi les réactions de cette population ne sont pas toujours si spécifiques, lui lançant en rigolant : « Puceau, puceau », conscients d’avoir mis le doigt sur quelque chose. Le plus honteux était cependant M. Pernon lui-même, comme si l’ignorance de son adolescent devait retomber sur lui. Cyrille était à cran, proche des sanglots nerveux, mais, dès le lendemain, il retournait

fumer avec ses camarades, pensant malgré tout qu'ils étaient sa meilleure piste pour le mener vers une partenaire compréhensive qui lui permettrait d'en finir avec cette sobriété particulière qu'ils lui reprochent. Il a beau être révolté, il est fait à l'idée que les garçons arabes et noirs sont moins empêtrés dans les embûches psychologiques qui lui compliquent sa vie sexuelle.

M. Martin, à ne pas confondre avec Martin, est le propriétaire du grand appartement du sixième qu'il occupe avec sa femme et leurs deux enfants de huit et dix ans. Ils sont noirs, ce qui ne les empêchait pas de ne montrer aucune solidarité particulière avec M. Sowoka qui, de son côté, les traitait comme n'importe qui ; aucun d'eux non plus n'est allé à l'enterrement. M. Martin ne veut aucun dérangement avec l'immeuble, alors il joue l'indifférence tant qu'il peut, l'homme au-dessus de ces contingences. Ça allait déjà fort pour lui et il a décroché l'an dernier un poste très important chez Bull, il gagne des mille et des cents. C'est bien du mérite car il a fait de très belles études alors que son père n'était qu'ouvrier. Il parle parfois de déménager, évoquant les quartiers chic et l'énorme plus-value qu'il encaisserait sur l'appartement acheté dans d'excellentes conditions il y a cinq ans lorsque les enfants de Mme Russier ont dû vendre précipitamment pour boucler la succession, mais la famille a l'air de se plaire dans l'immeuble.

Sa femme, Adèle, est amie avec Saadia, Mme Benkhrief. Adèle est noire aussi mais ses parents sont avocat et professeure de français. Mme Benkhrief a raconté à Mme Huris que les parents d'Adèle avaient l'ambition de la voir épouser un Blanc, « parce que ça serait plus simple pour les enfants », mais qu'ils n'ont pas été déçus quand elle a jeté son dévolu sur M. Martin, et de moins en moins au fur et à mesure que sa carrière s'épanouit. Les enfants, François, l'aîné, et Valentine, la cadette, sont très sympathiques et noirs comme l'ébène. Ils ne se croient pas autorisés à faire des bêtises sous prétexte que leur père a le meilleur salaire de l'immeuble, sans compter les primes, conséquentes à l'en croire. Adèle aussi est restée humble, elle n'a pas pâti de son éducation. Elle ne tient pas à rejoindre les beaux quartiers que met parfois en scène M. Martin et qui la rapprocheraient pourtant de chez ses parents.

M. Martin connaît pléthore de gens importants et, malgré sa volonté d'indépendance polie à l'égard de la vie de l'immeuble, il a su ne pas rester les bras croisés quand sa femme lui a raconté le malheur de M. Benkhrief. Saadia a profité de leur amitié pour prendre Adèle comme confidente, laquelle a répercuté ce qu'elle estimait nécessaire à son propre mari. Du jour même où M. Benkhrief a perdu son travail, il a perdu aussi son appétit pour la vie qui, déjà, n'était pas pantagruélique. Il s'est convaincu que, s'il était licencié, c'est qu'il méritait de l'être et Saadia a beau s'escrimer à le détromper, rien n'y fait, le moral ne se

relève pas. La première chose que dit maintenant M. Benkhrief quand il évoque sa situation est : comment fera-t-on quand les indemnités cesseront ? Il ne croit pas retrouver jamais du travail, ce serait un miracle et les miracles ne sont jamais pour les gens comme lui. Mme Benkhrief a un CDI à la poste mais c'est un peu juste pour deux personnes, surtout avec le loyer que leur prend M. Heurtier. Elle s'entend bien avec sa chef, à la poste, mais ça ne sert à rien pour M. Benkhrief parce que l'heure est plus à la réduction des effectifs qu'aux embauches.

Adèle a tanné son mari afin qu'il se démène pour le mari de son amie à elle et M. Martin a fini par se renseigner au travail. Un sous-traitant de Bull cherchait justement quelqu'un dont le profil correspond à celui de M. Benkhrief et M. Martin lui a obtenu un rendez-vous. Semble-t-il que l'entretien s'est bien passé car M. Benkhrief est rentré si joyeux que Martin l'a remarqué dès le hall.

– Qu'est-ce qui nous vaut ce beau sourire ? La vie est belle, soudain, cet après-midi ?

– Il se trouve que je suis compétent. Il y a des gens pour voir que je suis aussi compétent qu'un autre, et peut-être même un peu plus. C'est très correctement payé et ça a l'air intéressant.

– C'est signé ou ce n'est pas signé ? insiste sans tact Martin. Parce qu'on sait comment ils se conduisent, ces gens-là, ils vous laissent espérer et crac, au dernier moment tu ne fais plus l'affaire.

– Signé, ce n'est pas signé, mais on s'est parlé entre hommes. Il y a des poignées de main qui en disent long.

– On ne peut pas se fier aux gens qui parlent avec leurs mains, dit Martin comme s'il préférait voir son interlocuteur aux prises avec le désespoir que dans une sérénité inaccessible pour lui-même.

– On verra bien, dit M. Benkhrief sans se laisser démonter, avec un fatalisme joyeux bien peu dans son caractère. Mais je crois que M. Martin leur a montré leur intérêt de s'attacher quelqu'un comme moi, c'est-à-dire moi. Ce n'est pas n'importe qui, notre voisin. Quand il parle, les autres se dépêchent de comprendre.

– Alors, c'est lui qui est compétent.

– Qu'un homme de cette compétence s'occupe de moi, ça dit bien quelque chose de moi. Ce n'est pas juste que Saadia et sa femme sont amies, il ne ferait pas ça pour n'importe qui de l'immeuble. À y réfléchir, ce n'est qu'un hasard, d'être voisins, conclut M. Benkhrief, signifiant à sa manière que le hasard ne peut pas tout expliquer, que les qualités objectives entrent en jeu et qu'il n'en est donc pas si dépourvu qu'il ne le craignait follement.

Ce n'est pas juste parce qu'il habite l'immeuble qu'il sera embauché, l'idée même est risible, selon lui.

21

La solidarité est une belle chose, personne ne le conteste, encore faut-il savoir envers qui elle s'exerce.

En rentrant des cours, quand il ne les a pas séchés ou n'a pas été exclu, Cyrille aime bien s'attarder dans le hall pour parler avec Martin. Il lui semble apprendre plus là qu'au lycée.

– Ce qui manque, dit aujourd'hui l'ado au maître qu'il s'est choisi, c'est la solidarité entre les générations. Pour que les parents d'aujourd'hui puissent prendre tranquillement leur retraite, il faudra que les parents de demain travaillent jusqu'à pas d'âge.

Il ne voit pas son pucelage comme un destin, ça le flatte de parler de lui comme d'un futur parent.

Cyrille toujours : – Mais ça ne les gêne pas pour nous faire la leçon. Bien sûr, ce serait le drame pour eux si on décidait de vivre autrement et que leurs retraites se retrouvent le bec dans l'eau.

– Le bec dans l'eau, rigole Martin.

Ça plaît à l'exclu, la perspective d'une catastrophe, que les si bien adaptés se documentent de l'intérieur sur l'exclusion.

– Vivre autrement, dit Cyrille, sans respecter les règles idiotes et leurs conventions castratrices.

– Castratrices, rigole Martin et l'ado s'en veut à la fois d'avoir mal choisi son mot et de ne jamais pouvoir compter sur la pleine et entière bienveillance de son prétendu ami.

C'est flatter Martin que se mettre peu ou prou dans le même sac que lui, qu'intégrer leurs trajectoires dans une ligne politique, et Cyrille n'en retire aucun bénéfice.

– C'est moi qui devrais leur donner des claques, continue l'adolescent.

– De bonnes claques, oui.

– Je suis esclavagisé pour que mes parents puissent continuer à vivre leur petite vie de merde. Si elles étaient intéressantes, mes études, et comment que je les suivrais et que je serais premier en tout. Et comment que je ne fumerais pas si je devais courir d'une chose passionnante à une autre, au lieu de quoi c'est d'une connerie à un emmerdement, eh, ça suffit. Je suis le premier à ne pas vouloir fumer mais est-ce que j'ai le choix ? J'ai bien le droit de me distraire, de respirer, il faut savoir déconnecter sous peine d'exploser complètement, ce n'est pas

difficile à comprendre.

– Exploser complètement, exactement. On ne te la fait pas, à toi, mon bonhomme.

– Mais nous, on est solidaires, non ? dit Cyrille qui ne comprend pas les parts respectives de complicité et d’agressivité dans les interventions de son mentor du hall.

– De qui ? dit Martin.

– De nous, non ? L’un de l’autre ?

– Eh bien, si tu es solidaire, montre-toi un peu solidaire. J’en ai assez de dormir ici, c’est bruyant et inconfortable, tu n’imagines pas comme certaines personnes se conduisent. Tu me laisses ton lit pour la nuit ? Allez, trouve-toi une copine et laisse-moi ton lit pour la nuit, tout le monde ne s’en portera que mieux, toi, le premier. Ça ne te dit pas, une copine ? Un copain si tu préfères, je n’ai rien contre le dépucelage pour tous, surtout si je gagne un lit dans l’affaire.

M. Lopez est entré dans le hall au moment de la dernière tirade de Martin et, lui qui n’est certes pas toujours un foudre de guerre, trouve bon d’intervenir.

– Toute la question est de savoir s’il vaut mieux être solidaire avec les travailleurs ou avec les assistés.

Martin le prend mal mais Cyrille aussi, travailleur n’est pas un terme qui le caractérise.

– S’il vaut mieux être solidaire avec ceux qui triment dur, qui se lèvent tôt, qui se couchent tard, qui se dévouent à leur travail, ou avec ceux pour qui tout espace est bon pour s’affaler, qui comptent sur la charité publique afin de mener leur vie à l’œil.

– Putain, dit Martin. J’ai compté dessus, la charité publique, et voilà où ça m’a mené.

Il rit en conclusion, pour brouiller les pistes, éviter que sa dernière phrase ne soit prise pour une plainte. Aussi bien il triomphe.

– Mais oui, dit Cyrille qui ne veut pas abandonner le camp de son mentor pour celui de M. Lopez en qui aucun adolescent sensé ne peut voir un modèle – ce manque d’ambition, cette quête de normalité, cette solidarité avec les règles en vigueur. C’est idiot de trimer dur pour une société qui vous exploite, c’est une attitude de faible.

– C’est une attitude d’homme libre, dit sèchement M. Lopez. Tout le monde ne peut pas vivre éternellement comme une princesse, à la charge de ses parents et d’une société qu’on vitupère d’un côté pour en récupérer tous les avantages de l’autre. Ce n’est pas une mentalité de gagnant.

– Non mais tu t’es vu comme gagnant, Monsieur Lopez, dit Martin. Souviens-toi de M. Benkhrief. Lui aussi, il n’en avait que pour son patron, et comme son

patron ceci, et comme son patron cela. Mais quand son patron l’a viré, ça ne lui a pas servi d’avoir si bien compris et respecté les contraintes et les problèmes de son patron.

– Sauf que M. Benkhrief va retrouver du boulot.

– Parce qu’il a du piston avec M. Martin, dit Cyrille.

– Parce que M. Martin a été prêt à l’aider tellement il a tout de suite vu que M. Benkhrief est bon travailleur.

– Parce que Mme Benkhrief est une grande amie de Mme Martin, dit Cyrille.

– Saadia et Adèle, c’est le couple de l’année, dit Martin, montrant sa familiarité avec l’immeuble *via* les prénoms de deux de ses habitantes, comme si ça lui donnait une meilleure raison de le squatter, que ça ôtait toute assise morale à n’importe quelle velléité de l’en expulser : c’est bien chez lui, propriétaires et locataires qui se poussent tellement du col ne sont que ses voisines et ses voisins.

– Si tes parents savaient à quoi tu passes ton temps, dit M. Lopez à Cyrille, faute d’autre argument et pour couper court, remonter chez lui comme il aurait dû faire sans s’arrêter dans le hall.

– Si vous saviez ce que je leur dis, à mes parents, dit Cyrille. Ma mère, encore, ça va, mais mon père.

– Une chose est sûre, je ne suis pas solidaire des parents de Cyrille, dit Martin. Les Pernon, non non non.

– Moi aussi, je suis un Pernon, corrige pauvrement Cyrille car les choses sont toujours si compliquées.

Ces dernières vingt-quatre heures, Martin et Martine n'ont pas arrêté de boire. Pour lui, c'est nouveau ou il a bien trompé son monde. Même Cyrille était consterné, même les jeunes trafiquants, qui ne tiennent pas l'alcool en haute estime.

M. Martin, à ne pas confondre avec son homonyme, a fait remarquer une chose curieuse. Ces bouteilles, ils ne les volent pas, ils sont bien trop reconnaissables et les commerçants n'auraient aucun mal à récupérer leur marchandise. Or, à part les subventions récompensant le monde dans leur genre qui n'a pas de frais de logement, ni Martin ni Martine ne gagnent le moindre euro à se prélasser comme des malpropres toute la vie – et aussi bien les hommes que les femmes de l'immeuble sont d'accord que la prostitution est interdite à Martine, ne serait-ce qu'en raison de sa saleté, quoique Mme Lomb soupçonne que tous les goûts sont dans la nature des hommes. Ça ne coûte pas très cher, une bouteille de mauvais vin, mais ça coûte cependant. Alors, avec quoi Martin et Martine les achètent-ils ? Ils ont toujours la possibilité de se servir dans les rayons du magasin, déboucher leur proie et la placer directement à leurs lèvres, après quoi le commerçant peut bien les accuser de vol, comme ils n'ont pas de quoi payer, ça ne change rien, à moins d'appeler encore la police mais la police ne se déplace pas pour une bouteille.

La réalité se révèle encore plus simple : Martine et Martin exercent tout bonnement un racket. Plutôt que d'aller s'étaler sur le sol du magasin ou de passer des heures dans les rayons en renversant tout par maladresse et faisant fuir les clients par leur odeur, ils monnayent contre quelques bouteilles le fait de ne pas envahir le commerce et de rester dans le hall, comme si rester dans le hall où personne ne les réclame était pour eux une concession. Ce troc s'exerce à intervalles irréguliers mais quand Martine et Martin exagèrent, revenant trop rapidement rechercher leur prétendu dû, les commerçants menacent de leur faire casser la gueule ou le pied ou le bras. La douleur étant un épouvantail universel, ça calme les vagabonds qui, à d'autres moments, aimeraient pourtant bien être blessés, pris en charge par un hôpital, nourris logés, mais pas au prix de la souffrance puisque les SDF ne sont pas plus courageux que les autres. Ils sont toujours là pour supporter la saleté, la honte et l'humiliation, mais quand il s'agit de se coltiner la douleur physique, plus personne.

Est-ce d'avoir tellement bu ou tellement fumé que Martin tremble tellement,

ce soir ? Et Martine vaut à peine mieux. Mais c'est entre les deux que le torchon brûle, ça n'arrive pas souvent et c'est mieux que lorsque leur victime est un habitant régulier de l'immeuble.

– Arrête de boire, tu pues, tu m'emmerdes, dit Martin comme n'importe quel ivrogne de sa catégorie, c'est-à-dire loin de la vie philosophique et élitiste pour laquelle il prétend si souvent avoir été fait. Tu as vraiment une tête à claques quand tu dégueules comme ça.

Parce que Martin n'entreprend pas sa scène de ménage juste par égoïsme ou avidité, pour se garder plus de vin pour lui, mais aussi parce que Martine est effectivement malade, a vomi sur le sol. Tout l'immeuble pourrait se plaindre car c'est le hall commun dont tous les copropriétaires contribuent à l'entretien pour leur plus grand bien et celui des locataires, et c'est Martin le plus furieux, pour une fois, parce que, lui, c'est sa chambre à coucher.

– Et ne compte pas dormir ici, va voir dehors, ajoute Martin comme s'il l'expulsait d'un palace pour l'envoyer passer la nuit à la belle étoile.

– Me frappe pas, dit Martine, tu n'y arriverais pas. Tu as vu tes mains ? Tu as vu tes doigts ?

Elle sent Martin entraîné dans ses prérogatives masculines, dans cet état d'esprit où il est plus solidaire des hommes énervés que des femmes battues, et elle ne le juge pas à la hauteur : un soûlot tout tremblant qu'elle n'aurait aucun mal à baffer et faire s'écrouler par terre si jamais ça en venait à la bagarre pure et simple.

Mme Lomb et Judith rentrent de promenade à ce moment. C'est fou comme elles aiment se promener, celles-là. Mme Lomb a la cinquantaine, Judith dans les vingt-cinq ans, certains les prennent pour mère et fille. C'est bien inscrit Lomb-Destang, sur la boîte à lettres mais, avec le trait d'union, ça aurait aussi bien pu être un patronyme à rallonge.

– Et puis occupe-toi de ta bite, lance Martine pour en finir avec le sexisme à sens unique. Pour une fois que ça peut te servir de trembler comme un connard.

Ce couple-là, l'ivresse ne le pousse pas à l'épanchement sentimental.

– Je vais te faire passer l'envie de te moquer de moi, dit Martin avec toutes les velléités préparatoires à un étranglement ou un écrabouillement.

– Du calme, dit fortement Mme Lomb. Et nettoyez-moi ça.

Ça est le vomi.

– Oui, c'est répugnant. Et ça sent mauvais, dit Judith qui est obligée de se boucher le nez et dit ces mots par délicatesse, comme si la puanteur ne provenait que du dégueulis.

– D'accord, dit Martin soudain soumis, l'ivresse appelle à la bipolarité.

Il s'était levé pour avoir l'air menaçant mais il est mieux assis par terre, dans

son état, et saute sur la première occasion de retrouver son petit confort. Il tombe trop brusquement, à quelques centimètres de la flaque de vomi dont il perçoit enfin la dangerosité. Et comme il est fatigué, ivre et qu’il ne réfléchit pas, il tourne Gribouille et passe le bas de son manteau dessus pour l’éponger, puis fond en larmes.

Les spectatrices sont atterrées.

– Martin, ce n’est pas ce que je voulais dire, dit Mme Lomb.

– Il ne faut pas prendre ça trop à cœur, dit Judith.

– Martinou, dit Martine. Ton beau manteau.

23

Qui couche avec qui ? C’est une question qui ne se pose jamais aussi crûment mais est souvent sous-jacente. Ça fait partie de la vie de l’immeuble, une sorte de Cluedo érotique dans un coin de la tête, parfois : le colonel Moutarde fait-il l’amour à Mme Pervenche dans la cuisine, et avec quelle arme du crime ? Il la poignarde, il l’étrangle, il l’étouffe ? Et quid de Mme Pervenche ? À chacun sa manière de faire et ça ne manque jamais de sel de connaître celles des autres.

Par exemple, pour les nouveaux arrivants, ça ne fait pas un pli : Mme Lomb et Judith habitent ensemble sans qu’il y ait à chercher plus loin, deux femmes que les aléas de la vie familiale contraignent à vivre seules, sans père, sans mari. Elles ne s’affichent pas mais elles ne se cachent pas. Il leur arrive de se tenir par la main, de s’étreindre en public, rien d’étonnant pour une mère et une fille. Rien d’étonnant non plus pour deux amantes, c’est ce qu’elles sont.

Comment ça s’est-il su ? Pour une histoire de passeport. Elles devaient partir ensemble aux États-Unis et Judith a fait part à Virginie, la maman du bébé Tixeret du quatrième, des difficultés qu’elle rencontrait pour obtenir le document. Une histoire d’acte de naissance ou quelque chose comme ça, de certificat de nationalité. Virginie a suggéré que, si Mme Lomb avait son propre passeport, ça ne devrait pas être difficile pour sa fille de parvenir au même résultat. « Sa fille ? » a juste dit Judith et Virginie a compris. Dès le lendemain, tous les plus anciens habitants de l’immeuble étaient au courant. « J’en étais sûr », a commenté M. Caroulis qui n’avait pourtant jamais fourni le moindre indice d’une telle compréhension. « Il y a beaucoup de lesbiennes en Grèce », a-t-il ajouté en saisissant que Mmes Huris et Benkhrief, ses interlocutrices du jour, n’étaient pas convaincues par sa certitude rétroactive. « On réfléchit, quand on est en fauteuil roulant. »

Ce qui vaut pour Mme Lomb et Judith vaut aussi pour les Pernon et les Tixeret, plus banalement, et même pour Martin et Martine. Les gens qui couchent officiellement ensemble, ça ne dit pas comment ils s’y prennent. Et Elena et M. Caroulis ? Car c’est intéressant, l’amour, même l’amour des autres. Francis dit qu’il ne sait rien d’une personne tant qu’il ne sait pas comment elle fait l’amour mais, vu qu’il a prononcé la phrase en regardant la belle Léa, le plus vraisemblable est qu’elle relevait plus d’une stratégie que d’une théorie. Comme théorie, ça limite trop le champ des connaissances. Mais ça retire toute notion d’infraction morale au voyeurisme si les curieux sont tout bonnement des

chercheurs. Ce sont des questions de soirées solitaires, de couchers désolés, mais comment ils font, Virginie et Ludovic, tout jeunes qu'ils sont, avec le bébé hurlant une minute sur deux ? L'interruptus, ça doit les connaître. Et les Pernon, avec leur adolescent qui les poursuit de son hostilité et de sa virginité ? Elena et M. Caroulis, après tant d'années et avec tant de problèmes techniques ? Et Martin et Martine, est-ce la promiscuité qui les excite si quoi que ce soit d'autre que choquer le monde les excite ? Martin et Martine, avec leurs coïts tout tremblants, ça doit être quelque chose. Ce serait terrible qu'il faille les envier. Mais pas de danger, au fond : ils n'ont pas de chez-soi, ils sont contraints à la pornographie et seule la pornographie choisie attise les appétits.

Et Léa, jeune et jolie. Elle a tout pour elle, il ne serait pas étonnant que les médecins l'aient remarquée, à l'hôpital. Ce garçon brun aux cheveux courts avec des lunettes qui vient si souvent lui rendre visite, personne non plus ne serait surpris qu'il y ait quelque chose de sexuel entre eux. D'ailleurs, parfois il quitte l'immeuble vers les huit neuf heures, le matin, longtemps après que Léa elle-même est partie au travail. Non pas que qui que ce soit les observe l'une ou l'autre mais les rencontres impromptues sont le propre d'un hall, à défaut d'un ascenseur dans lequel Léa ni le garçon n'ont jamais l'occasion de mettre les pieds puisque, encore une fois, c'est elle et non M. Caroulis qui habite au rez-de-chaussée.

On ne peut empêcher personne de se faire des idées. Ça n'a rien d'anormal d'imaginer que si Léa accepte de le laisser seul dans son appartement, elle doit aussi le laisser pénétrer en un lieu encore plus intime. La preuve, toutefois, qu'il n'y a pas d'indiscrétion de la part des occupants de l'immeuble, c'est que personne ne connaît le nom ni le prénom du garçon. S'il s'agissait d'espionner Léa, quelqu'un aurait quand même été fichu d'obtenir une telle information, à la longue, depuis le temps que ces deux-là s'amusent ensemble, ça doit faire maintenant pas loin d'un an. C'est Mme Huris qui a remarqué le garçon en premier, lui demandant, pour éviter que l'immeuble soit ouvert à tous vents, où précisément il se rendait alors qu'il tâtonnait devant l'interphone, signe que c'était sa première visite. Ensuite, elle avait attendu, pour être sûre qu'il n'avait pas choisi un nom au hasard sur la liste comme un démarcheur ou un cambrioleur, mais le nouvel arrivant avait juste dit : « C'est moi » quand Léa avait répondu de sorte que si la preuve avait été apportée qu'il était attendu, nul indice n'avait permis d'enquêter sur son prénom.

Et Mme Huris, elle n'est pas délivrée de l'amour sous sa forme la plus érotique, si ce n'est pornographique, sous prétexte qu'elle est grand-mère, d'ailleurs ses petits-enfants sont encore très jeunes. Le jour où elle a commencé à habiter l'immeuble, il y a plus de quinze ans, son mari était déjà sous ces

médicaments dont les effets secondaires troubles sont bien connus, dans cet état de promener le chien comme activité principale sinon unique de sa journée et elle n’a jamais parlé à personne de l’éventualité d’un divorce et d’un nouveau mariage. Mme Benkhrief, un jour, a vu des photos de M. Huris jeune, de toute évidence en pleine forme, les deux époux se tenant par la main, riant sur la plage dénudés, dans les bras l’un de l’autre, un beau et jeune couple. Saadia a vite compris qu’il fut un temps où Mme Huris ne crachait pas sur la chose. Pourquoi aurait-ce changé du tout au tout ? Parce que du temps a passé ? Mais elle doit bien se débrouiller, si ça lui tient à cœur.

Martin prétend que pas forcément, qu’il en a rencontré, au cours de son existence tellement aventureuse quand c’est lui qui en fait le récit, des refoulées et des frustrées, précisant, avec la misogynie qui ne le quitte pas en ses heures agressives, que les femmes ont autrement plus de scrupules que les hommes quand il s’agit de lâcher quelques billets pour le plaisir et que, en conséquence, le plaisir leur échappe plus souvent qu’aux hommes et ce sont les hommes qui paient pour la mauvaise humeur que ça engendre. À la fois, il n’en sait rien. Mais il aime bien interpeller tout le monde sur sa vie sexuelle, à l’occasion, pour mettre interlocutrices et interlocuteurs mal à l’aise et laisser entendre que lui n’a jamais été à plaindre sur ce sujet, histoire de pouvoir plaindre les autres. Si Cyrille le puceau fait tellement ami-ami avec lui, c’est aussi pour éviter que Martin ne l’interroge de front et publiquement sur ce douloureux point. Rien d’aussi impudique qu’un garçon qui confesse sa virginité malgré lui.

D'après les sondages et autres enquêtes d'opinion, de nombreux couples se forment sur leur lieu de travail. Alors pourquoi pas sur leur lieu de vie ? Un immeuble est un peu comme une boîte de nuit, brassant des populations différentes, à cela près que ce n'est pas parce que quelqu'un habite quelque part qu'il souhaite forcément s'y lier avec quelqu'un d'autre. C'est-à-dire s'y lier comme dans une boîte, amoureusement, érotiquement. Un immeuble, ça ressemble à un îlot de tranquillité dans l'agitation de l'existence, un no man's land. Malheureusement pas toujours, Martin et sa Martine s'emploient à l'empêcher. Mais l'appartement, normalement propriétaires et locataires y sont psychologiquement logés à la même calme enseigne, toute la question est de savoir s'il est préférable d'en consolider ou d'en faire reculer les frontières. Chez soi, ne doivent entrer que des personnes choisies mais elles doivent y entrer quand même. Pourtant, ce serait trop facile qu'il faille ouvrir juste parce que quelqu'un sonne.

Les relations sexuelles d'un appartement à l'autre, ce n'est pas commode pour les adultères à cause des risques de rencontres avec le troisième larron que cela suscite – mais entre adultes consentants pas mariés, libres de leurs fesses ?

Martin et Martine, personne n'est capable de dire si c'est la rue qui les a jetés dans les cuisses l'une de l'autre, s'ils se sont plu en trouvant l'autre et l'une refuge dans le hall du même immeuble, ou s'ils se fréquentaient déjà depuis des années et que c'est quand Martin a déniché sa planque qu'il a invité ou convoqué Martine en lui faisant miroiter un immeuble de bel acabit. S'ils font vraiment l'amour régulièrement, personne non plus n'est capable de le dire. Cris et gémissements peuvent être simulés, proférés en dehors des situations auxquelles ils ont tendance à être associés. Ce qui est sûr, c'est que Martin et Martine ne risquent pas de rencontrer de nouveaux partenaires au travail puisqu'ils n'en ont pas, de travail, alors ils font mieux de chercher sur leur lieu de vie même si ce n'est pas le leur, c'est celui qu'ils se sont octroyé, dont ils se sont emparés, celui qu'ils occupent par la force de leur saleté, de leur inertie, de leur pauvreté et de leur entêtement. Il faut avoir mauvais caractère pour être SDF, il faut ne pas penser à ceux qui ont arraché un domicile fixe à la sueur de leur front. Aller faire l'amour dans le hall des autres, c'est un manque de pudeur à tous points de vue.

Cyrille, s'il s'est autorisé à draguer Léa, c'est parce qu'il l'avait sous la main, qu'ils partagent le même immeuble. Cependant, jusque dans les boîtes, ce n'est

pas permis d'aborder n'importe qui et certaines et certains le font clairement savoir à ceux et celles qui n'ont pas respecté la barrière des regards sévères ou des sourires absents. Léa a été très correcte, d'ailleurs, la fois où Cyrille s'est attaqué à elle devant Martin, le prenant plutôt comme un enfant qu'il est, qu'il s'obstine à rester malgré soi : il est trop jeune, trop inexpérimenté pour elle, surtout maintenant qu'elle a son brun à lunettes sans prénom.

« Les lunettes, ça fait intello, je trouve », a dit hier Cyrille à Mme Benkhrief en attendant l'ascenseur au rez-de-chaussée juste au moment où Léa rentrait chez elle. Mme Benkhrief a tout de suite saisi à qui la phrase était destinée, cette drague agressive typique des puceaux qui le restent plus longtemps qu'ils ne le souhaiteraient. « L'avantage, avec les intellectuels, c'est qu'ils réfléchissent », a rétorqué Léa qui n'a pas été dupe une seconde. « Il n'y a pas que réfléchir dans la vie », a encore ajouté Cyrille comme s'il n'avait pas son compte. « Ça te ferait pourtant du bien, de réfléchir », a dit Mme Benkhrief, ce qui a d'autant plus vexé Cyrille qu'il s'est imaginé que, s'il était un Don Juan reconnu, Saadia n'oserait plus le tutoyer et qu'il y a quelque chose d'injuste dans cette accumulation d'humiliations et de frustrations qui le frappe.

Quant à Saadia, tout le monde soupçonne qu'elle porte la culotte, vu comme elle soutient M. Benkhrief quand il va mal, comme c'est elle qui semble donner son énergie au couple. Pourtant, ça ne veut rien dire. Mme Huris a raconté en confidence à M. Lopez que, dans l'immeuble où elle habitait avec son mari avant de venir ici, il y avait un petit homme effacé et timide que tout le monde croyait tyrannisé par sa femme qui était plus grande et plus costaude que lui, et qu'en vérité ce petit homme était un maître du sexe, que sa femme passait à la casserole selon ses conditions exactes à lui et qu'elle en était enchantée. C'est la femme qui l'avait raconté à M. Huris après que celui-ci avait voulu prendre la défense de l'homme qu'il croyait une victime. Elle lui avait dit qu'elle ne se plaignait certes pas, qu'elle tirait un bénéfice considérable de la situation, mais qu'il n'y avait pas non plus à plaindre son mari. Ça avait été confirmé à M. Huris par une autre voisine qui avait profité, de manière entièrement adultérine cette fois, des compétences du petit homme qui perdait toute réserve au lit. Et Mme Huris a précisé à M. Lopez que M. Huris, à l'époque, s'était mordu les lèvres à peine lui avait-il raconté tout ça de crainte que Mme Huris elle-même ne tienne à profiter d'un homme si satisfaisant. « Et pourquoi pas, en effet ? » a dit Mme Huris avant d'ajouter, comme si elle devait toute la vérité à M. Lopez : « Sauf que M. Huris n'avait pas de raison de redouter qui que ce soit, au temps de sa splendeur, si vous voyez ce que je veux dire. » Alors peut-être aussi que M. Benkhrief en mène large au lit et que Saadia ne la porte pas souvent, sa culotte, une fois que les portes de leur appartement sont fermées et que son mari l'y

attend les draps ouverts.

Ce pauvre M. Huris, promener son chien paraît être l'occupation de sa journée, pas étonnant que ce soit matin, après-midi et soir. Pour Mme Huris, c'est aussi bien car son mari doit être un boulet quand il reste dans l'appartement, avec son regard abruti par les médicaments et son agressivité qu'ils ne suffisent pourtant pas à toujours mettre en veilleuse. Croiser un homme qui sort son chien pourrait donner une image sympathique du maître mais ce n'est jamais ce qui se produit avec M. Huris. Même quand il n'ouvre pas la bouche, qu'il marche juste avec son animal au bout de la laisse, personne n'a envie de lui adresser la parole ou de ressentir la moindre pitié pour lui, c'est Mme Huris la plus à plaindre.

Été comme hiver, il est vêtu d'un sweat-shirt à col roulé comme s'il avait à cacher une cicatrice au cou et qu'il espérait faire des dupes. C'est lui tout entier qu'il devrait cacher, oui, et son état psychologique. Même s'il s'est fait opérer de la thyroïde ou n'importe quoi, ça n'excuse rien. Souvent, en réponse à un « Bonjour », il se contente de regarder son interlocuteur sans sourire aimablement, les lèvres closes. Mais il les ouvre à mauvais escient pour proférer les mots les plus rares, à croire qu'il vient d'ailleurs. Personne ne lui reproche de s'en prendre parfois aux dealers et autres consommateurs, mais pourquoi faut-il qu'il leur jette : « Moricauds » ? D'une part, c'est raciste et, d'autre part, c'est démodé. Qui parle comme ça aujourd'hui ? Les jeunes le détestent, même les Blancs. Il ne faudra pas qu'il s'étonne si un jour il retrouve sa laisse coupée ou une casserole accrochée à la queue de son chien. M. Huris ne quitte jamais son animal mais il suffirait que les jeunes brutalisent l'humain pour que le chien subisse le supplice sous les yeux mêmes de son maître. C'est comme l'amant à lunettes de Léa, personne n'a jamais entendu M. Huris appeler son clebs par un nom. Il ne lui parle pas, comme si un chien n'était pas digne de sa conversation. Mais c'est vrai que, quand M. Huris s'exprime, c'est toujours désagréablement et peut-être qu'il ne veut pas gâcher ses insultes pour un être incapable de les comprendre. Il a l'air de bien aimer son chien, certes, mais c'est à ceux-là qu'est réservé le meilleur châtiment, selon le proverbe.

L'animal n'est pas grand, n'aboie guère, n'effraie personne. « Martin pourrait en prendre de la graine », comme a dit un soir dans le hall M. Huris aux Benkhrief et à Léa qui s'extasiaient poliment dessus, demandant sa race, son âge et pourquoi pas tout son pedigree. M. Huris l'a dit sans baisser la voix pour être

certain que l'intéressé entende et l'intéressé a répondu : « C'est un bâtard », appréciation qui s'applique de plein droit au petit chien mais que Martin ne voulait de toute évidence pas limiter à l'univers zoologique. Il est un peu ridicule, ce chien, une sorte d'animal réduit pour enfants qui a l'air de détester courir, se battre ou aboyer, M. Huris est beaucoup trop grand pour trimballer ça au bout d'une laisse. « Il faudrait vous piquer, vous, tellement vous êtes piqué », a encore dit Martin le jour du bâtard, laissant sans voix et M. Huris et le chien sans nom.

Il est clair que si M. Huris possédait un animal d'une autre envergure, chien-loup, berger allemand ou pitbull, il n'aurait aucun scrupule à le lâcher sur tous ces moricauds, catégorie dans laquelle il inclut Martin et Martine indépendamment de leur couleur de peau. Mais peut-être qu'un gros chien commencerait par s'attaquer à son propre maître, avec l'instinct de ces bêtes. Son petit bâtard à deux sous, s'il se mettait à agresser Martin, Martine ou les dealers, c'est lui qui se prendrait une raclée en réponse, il finirait éventré dans une flaque de sang et certains ne demanderaient pas mieux qu'infliger ces sévices collatéraux à M. Huris. Que ferait-il de ses journées s'il n'avait plus rien ni personne à promener ?

Jamais M. Huris ne faillit à cette tâche. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il sort le chien au moins trois fois, même quand il a la fièvre. Lorsque la maladie affaiblit M. Huris, il se contente, comme promenade, de faire quelques pas devant l'immeuble pour que l'animal se dégourdisse les jambes et vide sa vessie ou ses intestins mais il les fait quand même. Jamais il ne laisse Mme Huris, qui aime autant, s'en occuper à sa place. « C'est son joujou », comme elle a expliqué un soir à M. Lopez.

M. Lopez a donc été si surpris de voir Mme Huris promener le chien ce matin qu'il lui a immédiatement demandé des nouvelles de son mari, comme s'il fallait que M. Huris ait été transféré à l'hôpital ou ait déserté le domicile conjugal pour renoncer à sortir l'animal. M. Lopez a même cru un instant que M. Huris était mort et que Mme Huris accomplissait cette petite promenade comme un pèlerinage, qu'est-ce qui pourrait plus lui rappeler son époux que son chien ? Pas du tout et Mme Huris a bien ri.

– Mais non, a-t-elle dit. Qu'est-ce que vous croyez ? Ce n'est pas le chien de mon mari, il ne lui ressemble pas du tout, c'est celui de ma fille. Celui de mon mari est beaucoup plus petit, beaucoup plus sage aussi, ajouta-t-elle quand l'animal commença à aboyer contre M. Lopez qui lui trouva en effet illico un caractère beaucoup plus menaçant qu'à l'autre. Ma fille est partie à Londres pour quatre jours avec son mari et les enfants et me l'a confié. Les Anglais ne rigolent pas avec les chiens, il faut montrer patte blanche pour qu'un animal envahisse

leur île. Alors j'ai accepté de le garder, évidemment, celui de ma fille. Je ne dis pas qu'il vit le parfait amour avec celui de mon mari mais ce n'est que quatre jours et M. Huris a trop peur qu'il arrive quoi que ce soit au sien, un blanc-bec, pour ne pas le protéger lui-même d'éventuelles maltraitances provenant de celui de notre fille. Je vous dis tout ça pour vous dire que ça ne me cause aucun dérangement supplémentaire, à part celui de m'occuper moi-même de le sortir. Mais comment avez-vous pu les confondre ? Ils ne se ressemblent pas du tout et tant mieux, pour tout vous avouer, car en supporter un comme celui de mon mari est déjà lourd, il est si laid, que peut-être deux auraient été trop. Mais Viktor, le chien de ma fille, avouez qu'il a belle allure.

– Certainement, a dit M. Lopez.

– Et que va faire madame votre fille à Londres ? a demandé Martin parce que toute conversation dont une partie a lieu dans le hall atteint immanquablement ses oreilles.

– Mais, des vacances, je suppose, dit Mme Huris, si interloquée d'être ainsi interpellée qu'elle ne le rembarre pas sur-le-champ.

– Ce n'est pas la ville que je choisirais pour des vacances, dit Martin. Pour le football, pour la City, d'accord, mais pour des vacances. Il y fait toujours un temps de chien, c'est le cas de le dire.

Et il rigole. Et quand Martin rigole devant un ou plusieurs habitants de l'immeuble, ceux-ci ont toujours l'impression de ne pas être pour rien dans ces rires, que c'est d'eux qu'il rigole. Parce qu'il ne fait jamais des blagues tellement drôles qu'il apparaisse légitime qu'elles provoquent en soi le moindre rire, fût-ce le sien.

– La seule chose qui m'embête, c'est la responsabilité, dit Mme Huris à M. Lopez. Si cette laisse m'échappait un instant des mains et que ce chien se jette à pleines dents sur le premier venu. Quand M. Huris était plus jeune, il détestait les chiens de crainte qu'ils ne viennent lui mordre ses précieux attributs.

C'est dit sur un ton qui fait comprendre qu'il ne s'agit pas que de M. Huris, que la gent masculine est concernée dans son ensemble et en particulier un habitant illégitime du hall.

– C'est fou d'avoir peur des chiens, il ne faut pas avoir beaucoup de courage, dit Martin de l'air de celui qui n'en manque pas.

Faire peur à Martin n'est pas à la portée de tout le monde, il faudrait au moins être psychiatre pour entrer dans sa tête et comprendre comment elle fonctionne. « Un kamikaze social », a dit de lui Mme Lomb, assurant qu'il est difficile de s'entendre sur le sens de rien et de perdre avec quelqu'un qui prétend n'avoir rien à perdre.

Les Martin ont une nouvelle femme de ménage. Elle aide Adèle pour le repassage et la cuisine et, parfois, il n'y a qu'elle pour accueillir les enfants quand ils rentrent du lycée. Adèle a une activité de consultante qui lui permet de travailler à la maison la plupart du temps mais l'oblige aussi à sortir brusquement, quand il y a un problème ou que tous les gens d'un dossier soudain réunis n'attendent plus qu'elle. Jusqu'à présent, c'était une Mexicaine qui faisait l'affaire, jamais Mme Benkhrief, Saadia, n'a répété que Mme Martin, Adèle, avait un dit un mot contre elle. Pourtant, non seulement elle ne vient plus mais maintenant c'est une Asiatique qui a pris sa place. Maria, la Mexicaine, parlait souvent avec Mme Caroulis, quand elles se croisaient – ça crée des liens, la même langue maternelle –, mais Elena ne sait pas un mot de plus, Maria est partie sans lui dire au revoir. Et l'Asiatique qui semble une Chinoise, personne n'est capable de lui parler son langage de sorte que ce n'est pas par elle que transitera la moindre information, vu que son français ne lui permettrait pas de rentrer en CE1, outre qu'elle n'a aucune raison de connaître les motifs du changement qui lui valent cette embauche.

Martin s'est amusé à la martyriser à sa première visite, la noyant sous un déluge de questions et de commentaires dès qu'il a saisi qu'elle comprenait mal le français. L'Asiatique était peut-être paniquée mais elle lui a répondu poliment et en souriant, suivant la réputation de son peuple, sans interrompre pour autant son intrusion, c'est-à-dire sonnant au bon interphone, s'identifiant rien qu'en disant bonjour avec son accent si particulier et entrant dès que la porte fut ouverte avec un signe de tête courtois à Martin en quittant pour l'ascenseur le hall que lui ne quitte jamais. Sans doute lui a-t-il fait les mêmes blagues qu'il faisait sempiternellement à Maria, comment ils vivent, là-haut au sixième, monsieur porte-t-il slip, caleçon ou boxer, est-ce que les culottes de madame sont propres ? Et les enfants, ce sont de bons patrons quand ce sont les seuls auxquels elle a à faire parce que monsieur et madame ont trop de choses importantes sur le feu pour être là en même temps qu'elle ? Et aux enfants, elle dit madame et monsieur ou Valentine et François ? Martin n'a jamais dû avoir de femme de ménage, même pas pour une heure par an, il ne se rend pas du tout compte de ce qu'est le travail. Rien que son hall qui n'est pas le sien, il est plus expert pour le salir que le nettoyer.

Combien de fois, soi-disant en blaguant, n'a-t-il pas demandé à Maria de faire

une heure supplémentaire non rémunérée à son service afin que son hall ait, au moins pour un instant, la propreté d'un sou neuf ? En vérité, il s'accommodait très bien qu'elle refuse systématiquement et, d'ailleurs, quand c'est Kader qui doit s'y coller par contrat, il fait tout pour lui compliquer la tâche.

Kader est l'homme de ménage de l'immeuble, il est employé par la société qu'a choisie le syndic de sorte que personne de l'immeuble ne l'a embauché, ce qui est une situation bizarre car, au fond, c'est pour les habitants qu'il travaille plus que pour le syndic. Martin et lui ont souvent des rapports tendus parce que, lorsque Kader déverse son eau savonneuse sur le sol avant de passer la serpillière, Martin le prend selon son humeur pour un service qui lui est rendu personnellement ou une agression contre son calme et son confort puisque ça l'oblige à se lever, à déserter un instant les lieux. Or parfois il ne les déserte pas, et ça contraint Kader à mille précautions pour ne pas sembler un policier de la propreté qui expulse à sa manière Martin de ce qu'il a décrété son chez-soi. Et, la police, Kader paraît plus habitué à la subir qu'à la faire. « S'il vous plaît », dit-il à Martin quand celui-ci ne bouge pas malgré sa présence, comme s'il risquait sa place, son visa de travail et sa carte de séjour à ne pas lessiver la totalité des centimètres carrés du hall.

Pour Kader, cependant, Martin et souvent Martine sont une compagnie quand il nettoie en bas. Son travail est plutôt solitaire et c'est une chance pour lui de l'accomplir en faisant la conversation, il est bien le seul à profiter du bavardage de Martine et Martin. Avoir rompu la glace avec eux lui a déjà permis d'obtenir le code de la deuxième porte qu'ils lui ont fourni en échange de rien, simplement parce qu'il a accepté d'être leur interlocuteur. Avant, Kader devait appuyer sur tous les boutons de l'interphone jusqu'à ce que quelqu'un lui ouvre ou profiter de l'arrivée ou de la sortie d'un habitant pour se faufiler à l'intérieur. Le syndic a jugé plus prudent de ne pas lui donner le code, pour que Kader ne le transmette pas ensuite à n'importe qui au mépris de la sécurité, ou qu'il n'en profite pas lui-même pour cambrioler, l'accès aux appartements lui étant par trop facilité.

Dès qu'il a passé la porte codée, Kader prend l'ascenseur jusqu'au sixième, après quoi, avec son seau et ses ustensiles qui l'encombrent, il n'a plus qu'à descendre étage après étage, ce qui est moins fastidieux que monter et ne lèse personne. Il est toutefois arrivé plus d'une fois à Mme Martin de le surprendre en train de parler à Maria quand elle rentrait tôt et que celle-ci était seule à la maison. Le fer donne souvent chaud, à force de repassage, et Maria ouvrait la porte d'entrée pour avoir plus d'air si bien qu'elle ne risquait pas de rater Kader les jours (lundi et jeudi) où il est en charge. Adèle Martin a dit à Saadia Benkhrief qu'elle n'avait pas su comment se conduire, la première fois que ça s'est produit. En montant dans l'ascenseur, elle les avait entendus parler mais,

dès que la porte s’est ouverte et qu’elle est apparue, Maria et Kader se sont tus comme s’ils faisaient quelque chose de mal à discuter et s’étaient ainsi mis à la merci de ses remontrances. Elle n’en a pas fait, naturellement, parce qu’on peut nettoyer et repasser en parlant, quelle que soit la concentration que ces travaux réclament, et elle était gênée que les deux se sentent en faute. En fait, Adèle était contente que Maria et Kader s’entendent bien et toutefois, pour la sécurité de l’immeuble, il serait préférable que ce genre de personnes, qui ont l’accès sans être eux-mêmes habitants, ne soient pas trop complices. Il serait surprenant que Kader et l’Asiatique nouent rapidement une relation du même ordre, leurs cultures sont trop différentes. De ce point de vue, les Chinois sont rassurants. Ils ne se lient pas facilement, paraît-il.

– Qu'est-ce que vous croyez ? Ils voulaient venir chez nous, c'est moi qui ai mis le holà. Heureusement encore que je ne me suis pas laissé faire.

Une famille roumaine s'est installée dans les quatre cabines téléphoniques à moitié démantelées en vis-à-vis face au 11 *bis* et Martin se vante devant chaque habitant d'avoir évité cette catastrophe au 11. Il s'agit apparemment du père, la mère et les deux enfants qui ont chacun investi une cabine comme leur chambre. Maintenant que tout le monde a son téléphone portable, c'est moins gênant d'un point de vue fonctionnel mais les habitants du 11 *bis* doivent quand même regretter ce nouvel horizon peu attrayant s'offrant à eux chaque fois qu'ils sortent de l'immeuble : une image de misère qui leur saute aux yeux, avec tous les risques que ça dégénère, que les Roumains ne se contentent pas de mendier mais volent si la générosité des autres ne leur semble pas suffisamment rémunératrice. En plus, ils sont réputés pour manipuler leurs enfants, si ce sont les leurs et pas de simples objets de pitié qu'ils louent pour s'assurer de meilleures quêtes, les contraindre à se transformer en pickpockets pour participer au budget familial. Assurément que Martin est moins redoutable.

Il est cependant un peu fort qu'il se pose en gardien ou garant de l'honorabilité de l'immeuble parce qu'il en a bouté les Roumains. Rien ne prouve d'ailleurs qu'ils voulaient vraiment s'y installer, après tout, il n'y a que la parole de Martin, mais c'est vraisemblable parce que le hall est plus accueillant que ceux de tous les immeubles environnants, lesquels sont parfois entièrement dénués de hall, pourvus d'une simple entrée riquiqui. Ce n'est pourtant pas une raison pour se mettre en avant toute la journée en répétant que c'est grâce à lui à quiconque passe à portée de sa conversation. S'il a agi comme il dit, c'est qu'il y voyait son intérêt plutôt que celui des habitants. Il est très heureux de partager le hall à l'occasion avec Martine, comme ça ils font leurs petites affaires plus commodément, ç'aurait été une catastrophe pour lui de devoir subir quatre Roumains qui auraient immédiatement usé des privilèges de la majorité pour prendre la meilleure place et, qui sait ? le repousser lui-même peu à peu vers les cabines téléphoniques du 11 *bis*. Tout le monde aurait perdu au change, et l'immeuble et Martin.

Et Martine. Elle a plusieurs ports d'attache – ne dort pas chaque nuit à côté de Martin, est parfois invisible des journées entières. Il y a sûrement d'autres halls où elle prend ses aises, où elle répand ses odeurs, boit et cuve son vin. D'autres

immeubles où les habitants voient comme une bénédiction que, parfois, c’est auprès de Martin qu’elle préfère passer son temps, ça les libère. Ce serait plus simple qu’elle attire Martin là-bas plutôt que de venir, elle, ici. Si, avec leur goût de SDF, ils estiment d’autres halls plus confortables, qu’ils n’hésitent pas, personne ne les retient de déménager. Mais ils ont trop peur que des confrères clochards leur prennent la place et qu’eux-mêmes n’en trouvent pas de meilleure. Ici c’est un bel immeuble, des habitants tellement sympathiques qu’ils n’expriment leur antipathie que dans les règles, qu’ils ne flanquent pas le feu à tout ce gourbi, manteaux, couvertures, qu’ils ravalent leur mécontentement et ne se déchaînent qu’en paroles et pas toujours en présence des intéressés.

Martin et Martine continuent du temps de l’Asiatique les petites plaisanteries et agaceries inaugurées avec Maria.

– Et toi, ça te plairait de te faire de l’argent de poche en étant la soubrette du sixième ? dit Martin quand la femme de ménage traverse le hall.

– Je préférerais être princesse, dit Martine. C’est plutôt ça, le boulot à quoi je rêvais quand j’étais gosse. Mais femme de ménage, pourquoi pas ? Si ça paie. Les Blacks du sixième, ils n’ont pas l’air d’être les pires de l’immeuble.

Maria, ça la mettait mal à l’aise et elle accélérait le pas ou, ses jours de fragilité, leur répondait une ou deux piques, ou ce qu’elle croyait des piques, avant de disparaître, « Même si vous le vouliez de tout votre cœur, cette carrière n’est pas pour vous », « Vous, jamais des gens comme les Martin ne vous feront confiance ». Mais l’Asiatique, elle rit doucement comme une Asiatique, « Hi hi hi », ça n’avance Martine et Martin à rien.

– Quand on est princesse, on peut ne pas se laver et pisser partout, personne n’ose vous faire une remarque ou gare à la Sibérie, dit Martine. Au fond, ça ne change pas tellement, sauf pour les remarques.

– Je suis un prince et je vis comme un prince, dit Martin en étirant ses bras, allongé sur le sol du hall qui est le palais qu’il s’est choisi. Et quand on est un prince, on n’a pas besoin d’aller travailler, sinon on ne vivrait pas comme un prince.

– Tu as tout d’une princesse, sauf le job, complimente-t-il un matin Léa partant à l’hôpital.

– Merci, dit Léa. Mais une vraie princesse, elle trouverait que c’est son boulot d’aider les malades.

– Et vlan dans tes gencives, dit Martine à Martin.

– Je ne demanderais pas mieux que d’aider les malades comme un prince mais je suis malade moi-même. Je ne devrais pas trembler comme ça, dit Martin en examinant ses mains et jusque ses bras pour qui l’immobilité est inaccessible.

– Mais oui, Martin, il faudra venir un jour à l’hôpital avec moi pour des

examens et des analyses, dit Léa.

– Avec toi, ma belle, j’irai n’importe où, sauf à l’hôpital. Ce sont les seuls lits dans lesquels on n’a pas envie de coucher.

– Martin, dit Léa, ce n’est pas toujours le temps de plaisanter.

– Tu préfères que je me lamente ? Que je passe mes journées à sonner à tous les appartements pour demander un petit quelque chose à manger et recommencer dès que j’ai fini ?

– À manger et à boire, dit Martine.

– La belle, si tu veux absolument sauver quelqu’un aujourd’hui, occupe-toi des nouveaux Roumains. Une cabine téléphonique, ça ne doit pas être l’environnement idéal pour la santé. Va leur parler mais prends soin de ne pas te faire dépouiller ni violer, ils ont de drôles de mœurs, là-bas. Tandis que moi, ce n’est pas parce que je vis dans le hall que j’ai perdu ma délicatesse française. Et toute ma culture et toute mon expérience.

– Ça n’a jamais été n’importe qui, Martin, dit Martine, confortant pour certains habitants de l’immeuble l’idée que les deux se connaissent depuis longtemps, depuis un temps plus prospère, peut-être, tandis que d’autres persistent à n’accorder aucune vérité factuelle à leurs bavardages.

Un ramdam incroyable, surtout pour un dimanche matin. Sirènes de police, hurlements.

– Au secours, j’ai été violée. J’ai été violée, au secours. Justice, justice pour moi.

C’est la voix de Martine et, pour qu’elle soit si audible, il faut qu’elle ne crie pas du hall mais de l’extérieur de l’immeuble, juste devant. Il y a foule à se précipiter en bas, pour suivre les événements en direct, sur leur lieu même. Tout le monde est là, en plus des policiers.

Martine est assise sur le trottoir, devant le hall. Elle pleure et elle rit, comme si elle avait perdu la tête. Martin s’agite autour d’elle et c’est une activité pour laquelle ses tremblements l’aident prodigieusement, s’agiter. Ça remue de partout, ses membres. Lui aussi est tourneboulé. Les policiers ont du mal à les calmer tous les deux mais ils s’y emploient, c’est leur métier d’obtenir un compte rendu rigoureux de la situation.

À des moments, Martine se lève pour défaire ses vêtements, montrer le corps précis du délit puis, prise d’une crise de pudeur qui ne lui est pas habituelle, se rhabille aussi rapidement qu’elle peut pour remettre son fouillis vestimentaire en ordre, honteuse d’avoir dû en passer par l’exhibitionnisme précédent.

– Mais qui a fait ça ? dit Mme Huris.

– Mais comment ça s’est passé ? dit M. Caroulis.

– Pauvre Martine, j’imagine ce que vous avez dû souffrir, dit Judith, la non-fille de Mme Lomb.

– Ce que vous souffrez, dit Léa.

– Ils étaient combien ? Ils vous tenaient ? dit Mme Lomb.

– Et pourquoi Martin n’est pas intervenu ? Martin, pourquoi n’êtes-vous pas intervenu ? dit Ludovic, du couple Tixeret avec bébé.

– C’est Martin qui vous a violée ? dit M. Huris.

Chacun s’exprime, les Pernon, les Martin, les Benkhrief, comme si les policiers n’avaient aucune priorité pour mener l’interrogatoire à leur guise.

– Pourquoi n’avez-vous pas crié sur le moment ? dit M. Lopez.

Martine, toujours entre pleurs et rires, ne répond qu’à cette dernière question et à sa manière tête en l’air, sans rationalité, que le choc ne fait qu’aggraver.

– Sur le moment, je n’y ai pas pensé, je n’ai pas eu le temps. Mais j’ai crié quand même un peu, je vous le jure.

– Bien sûr qu’elle a crié, pour qui la prenez-vous ? dit Martin.
– Personne n’a rien entendu, dit M. Huris.
– Naturellement, avec tes médicaments. La sonnerie aux morts ne te réveillerait pas avant ton heure, dit Mme Huris.
– Il n’a pas aboyé, dit M. Huris en montrant son chien sans nom qu’il en a profité pour descendre et qui renifle grossièrement Martine comme si l’animal aspirait à devenir le témoin principal et que la résolution de l’affaire dépende de son odorat.
– Mais taisez-vous, dit Elena à M. Huris qui obtempère.
– Merci, dit Mme Huris à Elena.
– Vous ne préférez pas en parler au commissariat, madame ? dit une policière. Ce n’est pas le genre de chose à débattre en public.
– En public, dit Martine. En public, hurle-t-elle avant de recommencer à rire et pleurer.
Et certains estiment qu’elle signifie par là que, pour une fois qu’elle a un public conséquent, elle ne va pas le laisser perdre à s’enfermer dans une pièce discrète du commissariat, tandis que d’autres supposent que ça signifie que, maintenant que son intimité a été détruite, c’est sa vie entière qui se passe en public et qu’elle-même n’a plus accès à sa propre existence. En tout cas, la phrase ne débouche sur rien. Martine n’a pas un geste pour montrer qu’elle est prête à suivre les policiers, à faire autre chose que continuer à se lamenter au milieu de la curiosité générale. Du monde vient même du 11 *bis* pour compatir de plus près.
Du personnel médical arrive aussi parce qu’il est clair que Martine refuse de bouger actuellement, pour la réconforter, la soutenir. Il y a des analyses ADN à faire mais le trottoir n’est pas le lieu rêvé pour ce genre de prélèvement.
Un viol, tout le monde veut éviter ça pour soi, sa fille, son épouse, sa mère, car Martine n’est pas de la première jeunesse, tout semble possible, le violeur n’a pas des goûts banals. C’est comme pour l’étron de Mme Huris, mieux vaut que ça arrive à une autre mais ça ne suffit pas à rassurer, si un type pareil est en circulation, il peut finir par s’attaquer à n’importe qui même si n’importe qui ne dort pas dans le hall. Y a-t-il un rapport avec l’arrivée de la famille roumaine et de son chef, un homme de toute évidence en pleine possession de ses moyens qui peut souhaiter ne pas passer ses nuits dans l’exiguïté d’une cabine téléphonique, ou au contraire profiter de l’étroitesse de l’espace pour l’occuper au mieux en compagnie ? Est-ce que ce qu’ils ont consommé n’a pas mis cette idée en tête des dealers et autres drogués qui sont désormais fâchés avec Martin et qui ont pu vouloir se venger ? C’est Martin, en vérité, qui a rompu les ponts avec eux à force qu’ils se moquent de lui, l’humilient sans relâche à lui répéter

que, quitte à vivre dans la marginalité, mieux vaut le faire en roulant en Ferrari qu'on a gagnée malhonnêtement qu'en ayant une paillasse pour toute fortune. Est-ce que Cyrille Pernon, qui, étrangement, n'est toujours pas descendu aux nouvelles, a choisi cette manière radicale d'en finir avec son infirmité sexuelle ?

– Où est-ce arrivé ? demande une policière.

– Non, dit Martine.

– Comment ça, non ? C'est arrivé ici ? dit la policière en se plaçant à côté de Martine.

– Non, pas du tout, dit Martine.

– À l'intérieur ? suggère la policière en entrant dans le hall dont la porte est maintenue ouverte durant l'enquête.

– Pas du tout. Mais pas du tout, vous n'y comprenez rien.

Et, toute bouleversée, Martine se lève pour se jeter dans les bras de Mme Caroulis qui ne les lui ouvrait pas mais l'y accueille généreusement sans mouvement de recul en lui tapotant le dos, sans craindre la saleté, les puces éventuelles.

– Madame voudrait savoir où ça s'est produit, dit Elena en désignant la policière.

– Non, répète Martine.

– Comment ça, non ? recommence la policière.

– C'est ça, non, redit Martine avant de s'enfoncer dans le mutisme.

– Ça ne s'est pas passé ici, ce n'est quand même pas difficile à comprendre, intervient Martin. Arrêtez de la martyriser. Elle est venue ici après le viol, pour trouver du réconfort. Elle avait bu, elle n'avait pas toute sa tête, c'est pour ça qu'elle s'est endormie dès qu'elle est arrivée et m'a trouvé et qu'elle ne risquait plus rien. Et c'est en se réveillant, la tête froide, qu'elle a enfin pu appeler au secours. Enfin, peut-être aussi qu'elle a appelé à l'aide sur le moment mais nous n'étions pas là pour l'entendre. Je lui ai demandé où ça s'était passé, elle ne s'en souvient plus très bien. « Dans le XIIe », c'est tout ce qu'elle m'a dit. Et après elle a marché jusqu'ici, ce n'est pas difficile à comprendre. Ici, elle sait qu'elle sera bien accueillie et prise en charge. Ici, il y a Martin, et Martin, on peut compter sur lui, ajoute-t-il en parlant de lui à la troisième personne, comme un prince.

– Ça s'est passé comme ça ? demande un policier.

– Mais non, dit Martine. Mais si, excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis. Exactement comme ça, je ne me souviens de rien. Sauf que j'ai été violée. Violée, moi.

– On n'y comprend rien, dit Mme Huris objectivement, sans jeter la pierre ni prendre la défense.

– Ce n’est jamais bon quand on n’y comprend rien, dit Martin sur le même ton.

– Mais vous êtes sûre que vous avez été violée ? cherche à préciser un policier.

– Si je suis sûre ? Bien sûr que je suis sûre. D’habitude, j’ai l’habitude, mais là j’ai vraiment été violée.

– Laisse-moi expliquer, dit Martin pour faire taire Martine. Elle a été violée, c’était la première fois. Si elle vivait dans un beau quatre-pièces avec femme de ménage et qu’elle pouvait fermer sa serrure à double tour, au sein d’un immeuble où tout le monde a son appartement bien à soi, ça ne lui serait jamais arrivé. Elle a été punie parce qu’elle n’a pas de domicile fixe. Si ce n’est pas l’injustice même, violer une femme qui a déjà tellement de difficultés. Quelle honte.

Tous les habitants de l’immeuble ont leurs commentaires, que Martine et Martin ne s’aident pas en parlant ainsi des faits ; que, même si Martine la raconte mal, l’agression paraît évidente ; que, malgré tout, on ne sait jamais, beaucoup d’alcooliques sont mythomanes ; que l’état de Martine correspond tout à fait à celui des femmes violées reçues à l’hôpital ou au commissariat ; que si le coupable était là, il passerait un méchant quart d’heure ; qu’espérons qu’au moins ce n’était pas collectif.

– Un viol ! dit Cyrille qui débarque enfin. Mais quelle horreur, je suis désolé.

Tout le monde le regarde bizarrement, ses parents les premiers, le danger vient de partout. Parfois, un excès de pucelage engendre les pires perversions. N’importe qui peut avoir honte de ce qui passe par sa tête frustrée.

– Mais vous voulez porter plainte ? dit la policière qui l’a déjà interrogée.

– Et comment, dit Martine comme si elle voyait déjà avec satisfaction le coupable derrière les barreaux. Un violeur, je ne sais pas comment il s’y est pris pour me faire ça. D’habitude, je n’ai rien à craindre. D’habitude, j’ai tout à espérer.

– Dans un cas pareil, même si vous vous sentez souillée et que votre première hâte est de vous doucher, il ne faut pas vous laver avant que les prélèvements aient été effectués, dit la policière. Je suis désolée mais c’est indispensable.

– Bien sûr, dit Martine.

– Comment voulez-vous qu’elle se lave ? dit Martin. Y a-t-il ici une seule personne qui lui a proposé d’utiliser sa salle de bains ?

Ça en dit long sur leur propreté habituelle, à Martin et Martine, s’ils ne se douchent que dans les appartements des autres.

29

Les Roumains ne sont pas des Roumains ni même des Bulgares. Ils viennent personne n’a compris précisément d’où si ce n’est de l’étranger, et un étranger pas reluisant. S’ils avaient été riches chez eux, ils y seraient restés. Les policiers les ont interrogés en raison de leur proximité même si les faits concernant Martine se sont produits dans le XIIe. Il n’y a rien eu à en tirer en vue d’une mise en examen. À l’heure qu’il est, ils semblent n’avoir violé ni dévalisé personne dans le quartier. Ils s’astreignent seulement à faire pitié, d’où les enfants qui ne jouent avec aucun du 11 ni du 11 *bis* ni du 13 et ne mettent pas les pieds dans une quelconque école, trop occupés par leur rôle d’incitation à l’aumône. Si leurs parents se souciaient vraiment d’eux, pour peu que ce soit leurs parents, ils feraient un tout autre usage de ces enfants, préférant leur préparer un avenir solide et stable.

À l’égard de ces Roumains qui ne le sont pas, l’indifférence serait la meilleure stratégie mais elle est impossible. C’est comme Martin et Martine, il faut bien passer devant eux à longueur de journée et ne demeurent que deux options : la solidarité ou l’hostilité. Naturellement que c’est désolant de rencontrer des êtres humains dans cet état, de là à leur ouvrir cuisine et salle de bains et, pourquoi pas ? une chambre d’ami. En plus, il faudrait deux pièces, ils ne vont pas dormir à quatre dans une seule. C’est à eux de se débrouiller pour attraper un logement décent, selon l’expression, mais, tant qu’ils vivent de façon indécente, c’est encore plus obscène de mener cette existence au vu et su de tous. Que font-ils d’autre que susciter une compassion qu’il est impossible d’étancher ? Leur misère est ostentatoire, tout le monde est compromis.

Il y a des moments où ils ne parlent pas un mot de français, lorsque certains leur recommandent d’abandonner les lieux, et d’autres où ils sont tout à fait capables de développer un petit récit dans la langue du mélodrame, quand ils font l’étalage de leurs malheurs. Tout le monde leur souhaite de gagner au Loto et déguerpir en quatrième vitesse : ce mélange de solidarité et d’hostilité est ce qui ressemble le plus à l’indifférence.

Tremblent-ils de devoir quitter leurs cabines ? Personne ne les y force. Mais l’été, elles seront un vrai sauna, ils feront mieux de dormir sur leur trottoir, c’est-à-dire sur leurs cartons puisque c’est un article dont il n’y a jamais pénurie. Pas la peine d’être solidaires pour leur en offrir, souvent ça débarrasse et ils en font plus leur miel que de vieux vêtements qui les gênent pour mendier s’ils leur vont

trop bien. Contre les orages, les cabines sont préférables aux cartons même si elles ne sont pas étanches : elles n’ont pas non plus été conçues pour être hermétiquement closes, construites à une époque où les clochards restaient poliment dans le métro, ils avaient leurs stations laissées ouvertes les nuits de grand froid. Il serait au demeurant surprenant qu’ils se soient payé un pass Navigo pour pénétrer sur les quais jour après jour, évidemment qu’ils bénéficiaient d’une tolérance.

Par la solidarité ou l’hostilité, il faut les amadouer, au moins les forcer à se tenir à carreau. Qui sait de quoi ils seraient capables sinon ? Il suffit de poser la question pour que surviennent mille imaginations déplaisantes : eux embêtant les enfants, les femmes, tout le monde et n’importe qui. Ce n’est pas la prospérité, ici, s’ils s’attachent comme des sangsues il faut les décrocher de la peau et de l’environnement sous peine de tomber tous dans le même sac. Il n’y a pas à loger pour tout le monde, dans l’immeuble.

Eux aussi, les faux Roumains comme Martin et Martine, c’est ce qu’il leur reste de mieux, l’hostilité ou la solidarité. L’indifférence, ils n’ont rien à y gagner, sinon demeurer sur place qui, peut-être, après tout, est leur but, s’ils en sont réduits à ne pas regarder plus loin. Pour eux, être solidaires consisterait à être indifférents à tous ces logements occupés, aux vies meilleures que les leurs de tous les habitants de l’immeuble. Quant à être hostiles, ça leur réclamerait de la force et du courage. Difficile de déterminer où se situe la dignité, dans une telle situation. Mais s’ils se mettaient à déposer des étrons partout ou à agresser les faibles, ce serait la croix et la bannière pour prendre des mesures de rétorsion. Être perpétuellement agressés, vivre dans la puanteur et la honte, ils connaissent déjà, alors un peu plus, un peu moins, c’est eux qui finiraient par être gagnants. Qu’ils aient été mal éduqués ou que les circonstances de la vie les aient menés à cette extrémité, la police ne leur fait pas peur. Comment lutter, dans ces conditions ? Il faudrait s’engager soi-même et, contre eux ou en leur faveur, personne n’est prêt à aller jusque-là, continûment. Entrer en guerre, ce serait une occupation pour eux et un dérangement pour tous ceux qui ont un logement et seraient immédiatement sur la défensive puisque leur seul but est justement de profiter de leur logement sans dérangement.

Martin et Martine d’un côté, les pseudo-Roumains de l’autre ne s’entendent guère, lutte de territoire, sûrement. Un hall est plus gratifiant que des cabines téléphoniques, ceux-ci ne demanderaient pas mieux que de le conquérir, ceux-là ne voudraient pas le perdre. Heureusement, à bien y réfléchir. Il ne manquerait plus qu’il y ait solidarité entre eux, que l’exclusion soit un immense syndicat dans lequel chacun pourrait s’insérer, le moment venu, pour mener son combat contre les intégrés autrement qu’à grande demande de compassion. Toutefois, si

une telle organisation existait, sans doute que tout ce pas trop beau monde ne serait pas focalisé sur le 11 ou le 11 *bis*, qu'ils auraient la France entière pour trouver à se loger, selon des critères objectifs, en fonction de leur degré d'ancienneté dans l'exclusion ou de la taille de la famille quand il y a famille. Et puis tous ces logements vacants dont il est tout le temps question, ne serait-il pas urgent de les affecter d'urgence aux squatters de halls ? Ils mériteraient d'avoir priorité sur les squatters de cabines téléphoniques parce qu'ils dérangent plus.

– Ça ne sert à rien de les plaindre, dit Mme Huris.

– Au contraire, dit M. Huris, ça les conforte dans leur situation. Ils se voient alors comme des victimes et se vautrent là-dedans. On leur proposerait un travail qu'ils le refuseraient.

– Tais-toi, dit Mme Huris. Ils ont bien raison de se voir comme des victimes, on peut au moins leur laisser ça. D'autant que pour ce qui est de ne pas travailler, tu te poses là.

M. Huris doit être à la retraite, maintenant, mais avant c'étaient des raisons médicales qui justifiaient son inactivité. Il n'a jamais été salarié rien que pour promener son chien. À entendre Mme Huris, l'époque où son mari avait huit heures par jour ouvrable hors de l'appartement était bénie, ça devait faciliter l'entente du couple. Dorénavant, la mésentente durera jusqu'à ce que l'un ou l'une meure, dans ce fameux mélange d'hostilité, de solidarité et d'aspiration à l'indifférence – personne n'a jamais été exaspéré, personne ne s'est jamais mis en rage par indifférence.

– Tous ces gens qui croient bêtement qu'il y a de la place pour eux en France, dit Mme Huris. Tous ces gens, tous ces pauvres gens.

Le couple balte ou slave du premier, rien ne dit d’ailleurs qu’ils aient tous les deux la même nationalité, a déménagé brusquement. À la fois, c’est toujours brutal, un déménagement, ça se passe du jour au lendemain. Un matin, ils étaient ici et le soir ils n’y sont plus. Ça aurait ressemblé à une fuite, en pleine enquête sur le viol de Martine, si ce n’est, encore une fois, que Martine a désigné le XII[e] comme lieu du crime et qu’il n’y a donc pas de raison de soupçonner particulièrement qui que ce soit de l’immeuble.

M. Heurtier, qui est également propriétaire de leur appartement, n’avait même pas prévenu Mme Huris, de sorte que le déménagement a pris tout le monde par surprise. Un matin, leurs affaires ont commencé à encombrer le hall et, le soir, elles n’y étaient plus. Un couple, qui faisait partie même malgré lui de la vie de l’immeuble, en est soudain sorti définitivement. Il n’y a rien d’invraisemblable à supposer que plus personne n’aura plus jamais de leurs nouvelles, ils seront remplacés, sans doute par un autre couple dont personne n’aurait jamais rien su si les Baltes ou Slaves avaient prolongé leur bail – les hasards de l’existence, la loi de l’évolution.

Les Baltes n’ont pas laissé un souvenir impérissable dans l’immeuble (personne ne les regrette) mais ils n’ont pas dû non plus en garder un fameux de leur déménagement. Ils ont voulu faire comme tout le monde fait toujours sans tenir compte de l’occupation du hall. Ils ont commencé par descendre leurs cartons par l’ascenseur pour les rassembler en bas avant de les empiler dans la camionnette louée pour l’occasion. Si ce n’est que, par économie et ça se défend, ils n’ont loué la camionnette que pour une demi-journée, à partir de quatorze heures. Pour ne pas perdre de temps, ils n’ont évidemment pas attendu d’avoir la camionnette à disposition pour vider l’appartement. Quand l’homme est parti chercher le véhicule, tout le contenu du deux-pièces était dans le hall. Les cartons protégeaient leur intimité du regard de tous, à cela près qu’il y a toujours plein de choses qui ne tiennent pas dans les cartons, ou qui s’y abîmeraient, la télévision, l’aspirateur, des chapeaux que personne ne les a jamais vus porter, au point que Francis a avancé l’idée qu’ils ne les utilisaient sans doute que pour des jeux sexuels élaborés en vogue dans ces pays-là, baltes ou slaves. Cela a ouvert des horizons à tout le monde, si ce n’est que Francis ne l’a dit que quand Léa était dans les parages, de sorte que ça peut tout aussi bien faire partie de sa drague perpétuelle, sans lien avec la réalité. Mais quand même, des chapeaux,

tout le monde a réfléchi discrètement sur leur usage éventuel.

Il faut bien qu'ils fassent un minimum confiance, les gens qui déménagent. S'ils commencent à mener la garde auprès de chaque carton déposé dans le hall, les choses seront trop compliquées pour aller chercher les autres, ça mettra des heures. D'autant qu'un couple n'est constitué que de deux personnes, par définition, encore que Francis ait fait remarquer qu'un troisième larron facilite et embellit souvent la vie, « ne serait-ce que pour un déménagement, par exemple », mais tout le monde, Léa comme les autres, a compris que ce n'était pas le déménagement qu'il avait en tête quand il a commencé sa phrase. Les gens qui vont et viennent dans l'immeuble ne sont évidemment pas du genre à s'arrêter comme des malpropres sur les caisses et cartons de ceux qui partent une fois pour toutes, mais Martin et Martine, toute cette agitation dans le hall, c'est comme si était envahi leur espace vital, ça leur faisait au moins une distraction. Ils ont une autre idée de la discrétion, ceux qui vivent dans la promiscuité, ceux qui ont fait d'un hall leur cottage et toute leur patrie.

À peine l'homme parti à la recherche du véhicule, la femme était seule pour protéger toutes leurs possessions, sans compter qu'elle avait encore quelques voyages en ascenseur parce qu'il y a toujours quelque chose d'oublié, ou de cru oublié, et puis l'eau, le gaz, l'électricité, tout vérifier. Ce serait trop bête d'avoir des ennuis le dernier jour.

Comme le couple n'a jamais dit que bonjour et bonsoir avec un fort accent, comme l'un et l'autre souriaient en silence quand il était question de la météo ou de n'importe quoi d'autre destiné à amorcer la conversation, comme ils ne répondaient jamais non plus aux provocations de Martin ou Martine, se contentant de détourner la tête, sans sourire ces fois-là, il est difficile de connaître exactement leur maîtrise du français. Mais cette occasion était la dernière pour Martin et Martine, alors ils ne se sont pas privés.

– Vous faites bien de rester plantée là, a dit Martin à la femme seule adossée à ses cartons, des fois que des gens mal intentionnés voudraient voler comme des malpropres les slips de votre mari ou que ma copine Martine ait l'usage de vos strings à vous. C'est dans quelle caisse, les culottes ?

N'importe qui de l'immeuble a à subir ce genre de choses quand il part en vacances. Parce que c'est impossible de le faire sans que Martin ou Martine soient au courant, à voir passer tout le monde avec ses valises. Juste, parfois ils dorment et les vacanciers prennent alors soin de ne pas utiliser les bruyantes roulettes des valises dans le hall, dans l'espoir de ne réveiller personne. Solidarité ou hostilité ? Cette éternelle aspiration à l'indifférence.

– Ce n'est pas trop les culottes qui me font envie dans les affaires de madame, a dit Martine. Pourquoi elle ne nous laisserait pas tout simplement sa clé ? Ça

nous ferait un bon lit pour dormir sans déranger personne, tant pis s'il n'y a plus de draps.

La Balte ou Slave ne répond rien, ne sourit pas.

– Ils sont où, les draps ? dit Martin en se levant, comme pour aller farfouiller par lui-même dans tous ces cartons et caisses.

– Non, non, non, non, dit seulement la femme avec toujours un accent et en remuant l'index droit pour renforcer son interdiction.

– Et est-ce qu'il y a une caisse pour tous vos petits secrets, à votre mari et vous ? dit Martine. C'est celle-là que je voudrais voir. Vous êtes mariés, au moins ?

– Non, non, non, non, répète la femme comme Martine s'est levée aussi.

– Vous allez partir sans nous laisser un petit cadeau ? dit Martin. Après tout ce temps où on a veillé sur vous.

La femme ne dit rien mais reprend son geste de l'index.

– Vous n'avez pas honte d'encombrer le hall ? reprend Martin. Vous ne vous êtes jamais rendu compte qu'il y a des gens qui vivent, ici ?

– Et même si vous ne l'avez pas remarqué, ça ne vous est jamais venu à l'idée que c'était un hall collectif, pas réservé à vos culottes, vos draps et vos petits secrets ? dit Martine.

Il est temps que l'homme revienne avec sa camionnette avant que ça tourne au rapport de forces. Maintenant que Martin et Martine sont debout, il faut bien qu'ils fassent quelque chose qu'ils n'auraient pas pu faire assis ou couchés, genre commencer à brutaliser légèrement la femme, regarder malgré elle dans ces cartons.

– Non, dit sèchement le Balte ou Slave en rentrant dans l'immeuble et comprenant immédiatement l'essentiel de la situation, pourtant un peu confuse.

Martin et Martine n'osent ni taper la femme ni s'attaquer de trop près aux caisses et cartons. Ils sont debout, il faut qu'ils fassent quelque chose mais c'est en fait taquiner, agacer, qui les amuse. Ils ne pensaient pas devoir en arriver à pire, ils sont contents d'avoir un mobile pour battre en retraite.

– Oh oh, dit Martin. Ce hall est à tout le monde.

Mais il retourne quand même dans son coin étendre ses jambes et reposer son dos contre le mur. Martine obtempère pareillement.

– Vous, très, dit l'homme en mimant avec les bras le tremblement de Martin comme s'il n'avait pas le mot. Vous, hôpital ?

C'est dit avec un ton indéterminable, l'avantage des étrangers qui parlent mal. Martin doit-il subir un traitement contre ses tremblements ou aller se faire soigner à l'hôpital psychiatrique ?

– Oh oh, redit Martin, pris de court.

– L’hôpital, merci bien, dit Martine. J’ai été forcée d’y aller après mon viol, je n’ai pas été moins violée pour ça.

– J’espère que vous n’y êtes pour rien, dans ce viol, dit Martin, et il crache en direction du couple.

Comme il est étendu sur le sol, le crachat ne risque pas d’atteindre sa cible mais le geste est suffisant pour mettre l’homme en rage. Il crie dans une langue balte ou slave ce qui a tout l’air d’être des insultes, ça dure une minute jusqu’à ce qu’il crache à son tour, de toute sa hauteur, d’abord à proximité de Martin puis à proximité de Martine. Il n’aurait eu aucun mal à les atteindre s’il avait voulu, il a fait exprès de les rater mais à bon entendeur, salut.

Martin a toujours été très changeant, discret et indiscret, raffiné et sans scrupule, intelligent et stupide. Ça s’est aggravé depuis le viol de Martine. Elle, ça ne l’a guère transformée, à part de soudaines crises de larmes qui ne durent jamais plus d’un quart d’heure. Martin, ça l’a affermi dans ses convictions diverses, qu’il ne faut pas se laisser faire, qu’il est impossible de lutter. Ses accès de force et de faiblesse sont de plus en plus marqués et fréquents. Il se lève aussi vite qu’il peut et, de son pied droit tout tremblant, il flanque un coup dans le mollet de l’homme.

– On crache sur les pauvres gens, dans votre pays ? Eh bien, retournez-y, et plus vite que ça. Allez allez, montez dans votre camionnette et que je ne vous revoie jamais ici.

Peut-être l’homme aurait-il rétorqué, de ses pieds et poings pas tremblants, si Mme Lomb et Judith n’étaient apparues à ce moment-là, l’obligeant à se contenir.

– Vous, pas au revoir. Vous, non, non, non, non, dit la femme en agitant de nouveau son index et en entraînant son mari pour qu’il déploie sa force à rien d’autre que le transport des caisses et des cartons.

– Et ça ne sait même pas parler français, parade encore Martine.

La Balte ou Slave s’est cependant exprimée assez clairement puisque Mme Lomb se tourne sévèrement vers lui en disant sur un ton plus condamnateur qu’interrogatif : – Qu’avez-vous encore fait, Martin ?

31

À la fin des fins, la recommandation de M. Martin n’a pas été décisive et M. Benkhrief n’a pas réussi à garder son travail, d’une manière injuste à ce qu’il raconte sans trop oser se plaindre. Au début, il faisait parfaitement l’affaire, au point que, avant la fin de sa période d’essai, sa hiérarchie lui a demandé son opinion sur l’organisation du travail et celle de son service tout entier, avide d’un regard neuf. Et là, ce pauvre M. Benkhrief a été d’une honnêteté coupable. Il a expliqué qu’en faisant ceci et cela plutôt que cela et ceci, il était possible de gagner énormément de temps tout en rendant le boulot plus agréable. Mais ce n’étaient pas les conditions de travail qui intéressaient ses supérieurs. Ils ont été convaincus par l’approche de M. Benkhrief parce qu’elle leur permettait de gagner un poste, accroissant d’autant la rentabilité, et ils ont donc décidé de se séparer d’un salarié. Comme M. Benkhrief était le dernier arrivé et que son licenciement était la facilité même dans le strict respect des lois, ils ne l’ont pas raté. Il s’en est voulu, mais un peu tard, d’avoir si mal discerné quel était son camp et où son intérêt.

Ça s’est su immédiatement, rien que par Adèle et Saadia, Mme Martin et Mme Benkhrief, dont ça n’a cependant pas entaché l’amitié. M. Martin était désolé mais ça ne relevait pas de sa responsabilité, il n’a rien pu faire de plus pour M. Benkhrief que ce qu’il avait déjà fait, sinon garder dans un coin de sa tête le nom de ces gens qui ne lui avaient en définitive pas rendu le service demandé. Mais il comprend la rentabilité, lui aussi y est astreint.

Martin, du hall, a également été parmi les premiers informés. Il a repéré quand M. Benkhrief a changé ses horaires et a tout de suite voulu croire le pire.

– C’est à cette heure-ci qu’on rentre ? Encore viré ?

M. Benkhrief aurait pu ne rien répondre, le prendre de haut, si ce n’est que, avec le chômage qui revenait, prendre quoi que ce soit de haut était moins dans ses capacités.

– Oui, viré. Comme une serpillière, a-t-il répondu, sous-entendant qu’il n’avait servi qu’à faire le ménage malgré l’intitulé plus pompeux de son poste.

– Je le dis à Kader aussi, quel sens ça a de travailler pour des gens pareils ?

– On ne peut pas travailler toujours pour qui on veut. Il faut bien manger.

– Est-ce que je meurs de faim ? a dit Martin. Et, pourtant, je ne me salis pas les mains ni la tête avec leur système. Il ne va pas tenir, leur système, je vous parie ce que vous voulez.

– Vous croyez ? dit M. Lopez qui sort de l’ascenseur en même temps que Mme Pernon et Ludovic, le papa du bébé du quatrième.
– Ce que vous voulez, assène Martin. Si vous voulez parier dix mille dollars, va pour dix mille dollars. Il ne tiendra pas, ce système. Il ne peut pas tenir.
– Mais vous n’avez pas cette somme, dit Mme Pernon. Ça ne veut rien dire.
– Pour un pari pareil, je vous jure que les banques se battront pour me l’avancer. Bien sûr que ça ne peut pas tenir et les banques sont les premières à le savoir.
– Moi, ce que j’aimerais bien savoir, c’est dans quel monde grandira mon bébé, dit Ludovic. C’est vrai, on veut tout faire pour ses enfants et, aussi bien, ça ne sert à rien. Souvenez-vous des emprunts russes en 1917, tout ce qu’on a mis de côté soudain ne vaut plus tripette. Qui aurait cru à internet avant internet ?
– Ce n’est pas pour rien qu’on dit la révolution technologique, dit Martin. On ne fait pas de révolution sans casser des œufs et tant pis pour les enfants choyés, tant pis pour les salariés soumis et obéissants. Quand vient la révolution, il faut être révolutionnaire, sinon tout est foutu.
– Non mais vous l’écoutez ? dit Mme Huris, nouvelle arrivante. Mais c’est Martin. La révolution des paresseux, elle n’est pas encore en marche. Il faut se bouger un peu pour faire la révolution, regardez Lénine et Steve Jobs.
– Martin, il ne faut pas le chercher, dit Martine qui arrive, elle, de l’extérieur. Ou alors c’est à vos risques et périls.
– Oui, combien l’ont regretté ! dit Martin sans autre précision. Peut-être d’ailleurs que, si je m’étais mieux modéré, parfois, je n’aurais pas aujourd’hui à dormir dans ce hall qui n’est pas Versailles. Et pourquoi donc ? Est-ce qu’il ne s’est pas modéré au mieux, lui, et à quoi ça l’a avancé ? ajoute-t-il en désignant d’un simple mouvement de menton M. Benkhrief.
– À rien, dit M. Benkhrief comme si qui que ce soit attendait qu’il réponde, présentant les paumes de ses mains vides en signe de désarroi. Je ne pouvais pas m’attendre à ça.
– C’est comme moi, dit Martine. J’ai été violée, j’ai porté plainte. Résultat : rien. Le violeur portait un préservatif, apparemment, alors les prélèvements n’ont rien donné. Le médecin a juste pu constater les violences, je ne vous montre pas mais j’ai été bien amochée.
– Oui, c’est ce qu’on m’a dit, dit Mme Huris. L’enquête a fait chou blanc jusqu’à présent.
– Est-ce que vous reconnaîtriez votre violeur ? dit Mme Caroulis qui arrive maintenant que Mme Pernon, Ludovic et M. Lopez se sont éclipsés.
– Est-ce que je sais, moi ? dit Martine. Vous voulez dire : s’il me violait de nouveau ?

– Mais non, dit Mme Huris. Son visage. Est-ce que vous avez pu l’observer dans votre état normal ?

– Je ne sais pas, dit Martine. Je ne me rappelle pas.

– C’est sûr que ça complique l’enquête, dit Mme Huris.

– Je me demande si les jeunes d’à côté, les drogués et autres trafiquants brutaux, n’ont pas pu profiter qu’ils connaissaient Martine pour aller la violer dans le XIIe, dit Martin. Ils n’ont aucun mal à se déplacer et ont pu croire qu’elle ne porterait pas plainte, telle qu’ils la connaissent. Mais, évidemment, comme Martine n’est qu’une pauvre femme sans adresse, la police a autre chose à faire qu’explorer cette piste.

– C’est l’un d’eux, votre violeur ? Ce sont eux tous ? Vous n’osez pas parler par peur des représailles ? dit Mme Caroulis.

– Il paraît que c’est ce que la police suspecte, répond sans répondre Martine.

– Ce sont des pervers, dit Martin. Comme ceux qui ont jeté M. Benkhrief comme une vieille chaussette. C’est ça, la vie, on a toujours affaire à des pervers. Rien que moi, si je vous racontais ce qu’ils m’ont fait. Ce n’était pas mon destin, dormir dans ce hall. Il en a fallu, des perversités et des perversités.

– Mais on ne parlait pas de vous, Martin, dit Mme Caroulis. On parlait de Martine.

– Une faible femme, dit Mme Huris.

– Nous sommes tous des faibles femmes, dit sentencieusement Martin.

– Heureusement que toutes les femmes ne sont pas de faibles femmes, dit M. Benkhrief comme s’il n’avait que cela à reprendre à l’aphorisme de Martin, savourant sa chance que son épouse ait une force supérieure à celle que son sexe aurait dû lui octroyer.

32

Un nouveau dimanche matin de drame et de folie que rien ne laissait présager, il n’y avait eu dans la nuit que les bruits inhérents à un samedi soir. Martin prétend qu’il s’est retenu pour ne pas appuyer sur tous les interphones et réveiller tout le monde sans souci de l’heure, en fait il a attendu neuf heures le matin pour carillonner partout, soit que la délicatesse ou le désespoir l’ait retenu, soit, plus vraisemblablement, qu’il ait dormi plus que son soûl et ne se soit rendu compte de rien avant.

Le cadavre de Martine est sur la chaussée, juste devant l’immeuble. Très vite, il y a affluence, les habitants, certains du 11 *bis* et des environs, la police, des pompiers et une ambulance désormais inutile. Martine a été renversée, apparemment par une voiture qui ne s’est pas arrêtée mais la coupable pourrait aussi bien être une moto. Chacun a son opinion sur ce qui est arrivé : suicide, accident, meurtre. Impossible de ne pas faire le lien avec le viol.

Dépouillée de sa propre intimité par l’incident ou le crime survenu dans le XIIe, Martine s’est peut-être retrouvée dans un état d’esprit à se précipiter exprès sur une voiture fonçant dans la nuit, pour en finir avec sa honte, son malheur, cette vie qui franchissait un échelon supplémentaire dans la misère. C’est l’hypothèse de Mme Lomb à laquelle M. Lopez ne croit pas car il estime qu’elle aurait trouvé un autre moyen que d’en faire porter la faute à un automobiliste innocent, comme une malfaisance posthume. Mme Caroulis juge en privé que M. Lopez ne pense pas lui-même ce qu’il dit, les désespérés ont d’autres soucis que ceux-là, et qu’il ne le dit que pour montrer comme lui-même est doté d’une belle âme, à s’intéresser aux autres jusque sur son lit de mort qui, pour Martine, n’était pas un lit mais la simple chaussée. Le lit, elle aura couru après toute sa vie. En plus, l’automobiliste ne s’est pas senti coupable au point de s’arrêter pour examiner le corps ou prévenir des secours, signe, selon les Benkhrief et les Martin, qu’il s’agit sans doute d’un accident où le délit de fuite est plus courant que pour un suicide involontairement assisté – si Martine s’était précipitée sur sa voiture, le conducteur ou la conductrice n’aurait pas eu la moindre raison de se sentir responsable, n’en déplaise à M. Lopez, et certainement qu’il aurait alors pris les décisions adéquates.

La thèse du meurtre avec préméditation, de l’assassinat pur et simple, c’est Cyrille Pernon qui la défend, à grand renfort d’interjections et d’insultes (« Non », « Ça ! », « Oh », « Les salauds »). En réalité, il ne fait que relayer

Martin qui l’a avancée le premier mais qui passe en revue toutes les possibilités sans en abandonner aucune, comme s’il ne lui restait de Martine que ces explications innombrables à sa mort et qu’en sacrifier la moindre serait un renoncement auquel il ne sera capable que petit à petit, et certes pas ainsi, du jour au lendemain. Les Roumains auraient pu faire ça, ou les violeurs de l’autre semaine, même les policiers qui n’ont pas pris au sérieux la plainte de Martine sous prétexte qu’elle n’était que Martine, une SDF, et qui versent maintenant des larmes de crocodile – en vérité, ils se tiennent avec émotion, ne versent aucune larme et avaient assisté Martine avec sérieux les heures suivant le viol.

– Mais oui, pourquoi n’y aurait-il pas un assassinat dans l’immeuble ou aux alentours ? Il y en a dans la France entière. Qu’est-ce qui m’a pris de m’installer ici ? dit une nouvelle venue, Emmanuelle Mouton-Lévis.

Qui l’eût cru ? C’est une belle et jeune femme qui a emménagé dans le studio de M. Sowoka, moins belle et moins jeune que Léa, cependant, et toutefois du goût de Francis.

– Il n’y a aucune trace de freinage, dit celui-ci pour manifester son camp mais les policiers ont déclaré que ce pouvait encore mieux être un signe de suicide, que Martine s’était vraiment jetée sur la voiture au dernier moment et que le conducteur, ou la conductrice, avait pu ne se rendre compte de quoi que ce soit que bien trop tard pour freiner.

Suicide ou assassinat, de toute façon, ça ne signifie rien d’autre que l’engrenage des drames, que le viol ne s’arrête pas à l’éjaculation du violeur, à son départ, qu’il se poursuit jusqu’à la mort et même jusqu’à la mort volontaire, que ce soit la volonté de la morte ou de ses assassins. Du jour au lendemain, tout se trouve transformé en causes et en effets.

Les Roumains se défendent, parce que eux aussi sont autour du cadavre, les policiers les y ayant fermement invités, car ils auraient quand même dû être les premiers témoins, s’ils ont vraiment passé la nuit dans leurs cabines téléphoniques, les faux Roumains qui devraient être de vrais témoins et qui disent aux policiers n’avoir aucun élément particulier.

– Nous, dormir la nuit, dit le chef de famille, si famille il y a, englobant de ses bras la femme et les deux enfants. Nous, citoyens.

Les policiers, et ils ne sont pas les seuls, trouvent quelque chose de suspect, les concernant. Peut-être qu’ils ne sont pour rien dans le meurtre ou le suicide ou l’accident, probablement, mais qu’ils n’aient rien vu, rien entendu, qu’ils n’aient rien fait, qu’ils ne sachent rien, la personne la mieux disposée à leur égard du monde elle-même aurait du mal à le croire.

– Trembler, dit l’homme en montrant Martin aux policiers et à tous les habitants du 11, qui ont leurs raisons d’être là puisque c’était leur hall que

squattait Martine, mais aussi aux badauds qui ne pourraient avancer d'autres justifications à leur présence que la curiosité, le désœuvrement du dimanche matin, l'intérêt du morbide.

L'homme met tout le monde sur un pied d'égalité dans ce qui s'apparente à une dénonciation : pourquoi Martin tremblerait-il autant s'il n'avait rien à se reprocher ? Y a-t-il quelqu'un dans cette foule pour avoir une réponse crédible ?

– Je ne sais pas ce qui m'arrive, dit Martin, regardant ses tremblements en spectateur, étonné de leur ampleur.

Plusieurs groupes se forment, après qu'il a parlé avec les policiers, ne les informant pas plus que n'ont fait les faux Roumains sur les circonstances du drame. C'est sur Martine elle-même qu'il est plus prolixe, sur la vie de SDF, pour le profit des Martin, des Huris, des Benkhrief, des Pernon, des Caroulis, des Tixeret exceptionnellement sans bébé, des Lomb-Destang, de tous ceux qui se sont réunis autour de lui en habitants de l'immeuble. Cependant il ne parle que pour être plaint, ça émeut un moment mais ça n'intéresse pas trop.

Ensuite, il est mal à l'aise pour en venir clairement à ses tremblements, alors Francis l'aide. C'est-à-dire que le comédien travaille justement en ce moment dans un spectacle sur Victor Hugo, qu'il connaît plein de poèmes et qu'il est trop content de déclamer des vers du grand artiste pour apaiser Martin et, qui sait ? séduire Léa ou Emmanuelle Mouton-Lévis. Il raconte la débâcle de la Bérézina, la déroute de Waterloo telles que les a écrites Victor Hugo, les grenadiers « surpris d'être tremblants ». Il évoque la fameuse à l'époque nuit du 4, la politique qui fait qu'un enfant est tué pour la sauvegarde des puissants. « C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grands-mères, / De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps, / Cousent dans le linceul des enfants de sept ans. » Il y a aussi Racine, Athalie : « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi. » C'est une intimité nouvelle que créent les événements, la mort de Martine, les belles paroles de Francis, et Martin au bord des larmes s'y laisse aller.

– Mon père me racontait un conte populaire lituanien, quand j'étais petit, dit-il. Il venait de là-bas.

Que Martin ait eu une famille, personne n'y avait pensé. Parce que des parents ou des enfants, des frères ou des sœurs qui pourraient s'occuper de lui, ça ne semble pas.

– C'est ça le conte, dit-il. « Un homme tremble. S'il mendiait, on lui donnerait de l'argent ; s'il pleurait, on le consolerait. Mais l'homme tremble d'angoisse et d'honnêteté, ce serait mentir que se porter à son secours. » Les femmes tremblent aussi, conclut-il comme éloge funèbre de Martine.

– Votre père venait de Lituanie ? dit Mme Huris pour ne pas laisser le silence s'installer, parce que tout le monde est ému et que Francis ne paraît plus avoir de

vers en réserve.

– De Lituanie. Exactement. Mais je n’y suis jamais allé, ni Martine non plus. Maintenant, c’est trop tard. Nous n’irons jamais trembler ensemble là-bas, dans le berceau de ma famille paternelle.

– Imaginez-vous que je suis allée à Vilnius quand j’étais enfant, mes parents avaient voyagé dans toute l’Union soviétique d’alors, dit Mme Huris. Mais, pour être franche, je ne me souviens de rien et je le regrette.

Cette dernière phrase parce que, tout le monde l’a senti, ça aurait fait plaisir à Martin d’avoir des nouvelles de la Lituanie, d’en savoir plus sur le domicile fixe de ses ancêtres.

– Je ne sais pas pourquoi je tremble comme ça, dit-il encore et c’est vrai que ça passe les bornes, il a l’air d’un fou ou d’un malade. Ça ne sert à rien, ajoute-t-il. Avec Martine, on ne tremblera plus jamais de concert.

Tout le monde essaie de le consoler, exceptionnellement personne n’hésite à lui taper affectueusement dans le dos ou lui passer un bras autour du cou, un instant, sans crainte de la saleté ou de la contagion.

– Mais laissez-moi tranquille, dit soudain Martin en écartant tout le monde. Je suis Martin le maudit, vous ne comprenez pas ? Comme dans le film de Fritz Lang, vous comprenez. Sauf que moi, je ne suis coupable de rien. Martin le maudit à tort. Si vous connaissiez ma vie comme je la connais, vous auriez honte. Honte de vous, honte de moi. Alors laissez-moi tranquille, cessez de squatter mon intimité. C’est ma tristesse à moi, c’est mon désespoir personnel, un peu de décence, s’il vous plaît. Un peu de décence, nom de Dieu.

Et l’immeuble, c’est-à-dire ses habitants, s’éloigne un peu de Martin.

– J’espère que je retrouverai les bonnes vibrations, dit-il en regardant douloureusement ses bras et ses mains trembler à toute allure, ignorant quand il récupérera le rythme qui lui convient.

– Vous ne pouvez pas continuer à vivre ici, viennent l’informer deux policiers et la policière qui s’est déjà démenée avec lui après le viol de Martine.

La compassion paraît les guider plus que le strict respect de la loi. Psychologiquement, mentalement, il n’y aurait rien de pire pour Martin que continuer à occuper seul les lieux qu’il occupait avec Martine.

– À quelque chose, malheur est bon, dit M. Huris qui a entendu.

Personne ne l’aurait exprimé ainsi et, toutefois, à regarder les choses du point de vue des habitants légaux de l’immeuble, l’homme au chien sans nom pointe une vérité.

C’est ainsi que finit l’histoire de Martin avec le 11.

Il se soumet à ce que lui aussi doit estimer bon pour lui. Il ne dit au revoir à personne mais il disparaît comme Charlot, refusant l’accompagnement des

policiers qui proposaient de l’amener dans un centre. Il s’éloigne à pas tremblants et tout l’immeuble le regarde partir avec un petit baluchon, abandonnant dans le hall la plupart de ses propres affaires et toutes celles de Martine, comme s’il allait repartir de zéro ailleurs, mais, zéro, n’était-ce pas ce à quoi il était arrivé ici ? Un moment d’émotion. Il tourne vite à gauche vers le boulevard et redevient invisible.

– Prions pour lui, dit M. Huris, pour qu’il ne revienne jamais. Qu’on en ait fini avec les bruits, les odeurs, les misérables et tout le tremblement.

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le Livre de Jim-Courage, 1986

Prince et Léonardours, 1987

L'Homme qui vomit, 1988

Le Cœur de To, 1994

Champion du monde, 1994

Merci, 1996

Les Apeurés, 1998

Le Procès de Jean-Marie Le Pen, 1998

Chez qui habitons-nous ?, 2000

La Littérature, 2001

Lâcheté d'Air France, 2002

Je vous écris, *récits critiques*, 2004

Ma catastrophe adorée, 2004

Ceux qui tiennent debout, 2006

Mon cœur tout seul ne suffit pas, 2008

En enfance, 2009

Ce qu'aimer veut dire, Prix Médicis, 2011

Une vie pornographique, 2013

aux éditions de Minuit

Nos plaisirs, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983

Je t'aime, *récits critiques*, 1993

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

Cette édition électronique du livre *Les hommes tremblent* de Mathieu Lindon a été réalisée le 9 septembre 2014 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818021378)
Code Sodis : N65028 - ISBN : 9782818021385 - Numéro d'édition : 271601

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en septembre 2014
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 271600
Dépôt légal : octobre 2014

Imprimé en France

Table des matières

Couverture

Présentation

Titre

Texte

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Du même auteur

Éditeur

Justification